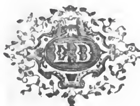
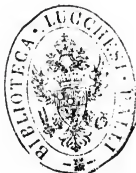
LA COMTESSE MIMI

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

MM. VARIN ET MICHEL DELAPORTE





PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
Palais-Royal, 13 et 17, Galerie d'Orléans
ET A LA LIBRAIRIE CENTRALE, 24, BOULEVARD DES ITALIENS

1862



PERSONNAGES

RINGARD, ancien professeur au lycée Louis-le-Grand................	MM. PARRADE
MAXIME, son filleul................	SAINT-GERMAIN
GEORGES DE LUSSAN, ami de Maxime.	NERTANN
DUMONT, notaire..................	JOLIET
NARCISSE, domestique de Georges...	RIQUIER
HÉLÈNE, comtesse de Soligny.......	Mmes FRANCINE CELLIER
MADAME BERGERET, sa tante......	LAMBQUIN
JULIA, ouvrière en dentelles.........	BLANCHE PIERSON
MADAME MORISSOT, marchande de meubles	DUPLESSY
DENISE, sa fille..................	E. PAURELLE
Un domestique chez la comtesse de Soligny	ROGER

La scène à Paris

Le premier acte, chez Georges de Lussan,
le deuxième chez Madame Morissot, et le troisième chez Hélène.

NOTA — Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur.
Les changements de position sont indiqués par des renvois.

LA COMTESSE MIMI

ACTE PREMIER

Un salon élégant chez Georges. — A droite, premier plan, contre le mur, un petit bureau qui a plusieurs tiroirs. — Deuxième plan, une porte, — entre cette porte et le petit bureau, un peu en avant de la scène, une table couverte d'un tapis, avec un fauteuil à sa droite et un autre à sa gauche. — Sur cette table, un carton de correspondance avec papier à lettres et buvard, — à côté, encrier, plumes, livres, timbre et autres menus objets de bureau. — Au fond latéral de droite, troisième plan, dans un pan coupé, une cheminée avec glace et pendule. Un beau vase à droite de la pendule et un autre à gauche. — Dans celui de gauche, des gants; dans celui de droite, un éventail. — Un cordon de sonnette pend le long de la glace. — A gauche, premier plan, face au public, un canapé, — à droite du canapé, un fauteuil; même côté, deuxième plan, une porte.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, NARCISSE un moment, puis MADAME BERGERET

Au lever du rideau, Georges se trouve au fond, à droite, près de la cheminée, et est en train d'achever sa toilette devant la glace. — Narcisse, qui se tient près de lui, l'aide à passer un pardessus.

GEORGES.*

Narcisse, écoute-moi bien!

* Narcisse, Georges.

NARCISSE.

J'écoute, monsieur.

GEORGES.

Il doit venir ce matin une jeune ouvrière, nommée Julia.

NARCISSE.

Bien, monsieur ; je comprends.

GEORGES, tout en se lissant les cheveux avec un petit peigne de poche.

Tu n'as pas besoin de comprendre !... Elle demandera madame de Courseuil.

NARCISSE, étonné.

De Courseuil ! Je ne la connais pas.

GEORGES.

Tu n'as pas besoin de la connaître ! Tu lui diras : « C'est ici, » et tu feras entrer.

NARCISSE.

Il suffit, monsieur : et, d'après ça, je vais renvoyer la personne qui est dans l'antichambre.

GEORGES.

Quelle personne ? (Il fait rentrer le petit peigne dans sa gaîne d'écaille et le serre dans une poche de son gilet.)

NARCISSE.

Elle m'a dit d'annoncer madame Bergeret.

GEORGES.

Ma tante ! Et tu la fais attendre ! Qu'elle entre bien vite !... (Narcisse sort.) Que diable peut-elle me vouloir si matin ?... Je vais l'expédier vivement !

NARCISSE, revenant et introduisant madame Bergeret.

Madame ! (Il sort)

MADAME BERGERET *.

Bonjour, Georges! bonjour, mon cher Georges! J'avais une peur horrible de ne pas te trouver!

GEORGES, allant la faire asseoir sur le canapé.

Tout le désagrément eût-été pour moi, ma bonne tante.

MADAME BERGERET.

Au fait, tu y aurais perdu ; car je t'apporte une nouvelle...

GEORGES.

Une nouvelle?

MADAME BERGERET.

Devine!

GEORGES.

Je devine qu'elle est des meilleures... à en juger par votre empressement!

MADAME BERGERET

Excellente!... J'ai enfin décidé la comtesse...

GEORGES, s'asseyant sur le fauteuil qui est près du canapé

A quoi donc?

MADAME BERGERET.

Mais à t'épouser!

GEORGES.

Ah! chère Hélène!

MADAME BERGERET

Oui, mais je ne lui vois pas cet entraînement... cette passion qui sont d'usage entre cousins!... Elle hésite toujours!... Ce mariage a dû se faire dix fois... et, dix fois, elle a changé d'avis.

GEORGES.

Elle met de la coquetterie à différer mon bonheur!

* Madame Bergeret, Georges

MADAME BERGERET.

Peut-être !... Et puis, elle s'imagine, à tort ou à raison, que tu es un peu.....

GEORGES.

Un peu quoi ?

MADAME BERGERET.

Mauvais sujet !

GEORGES se levant.

Oh ! ma tante ! c'est passé de mode !... Il n'y a plus de mauvais sujets!...

MADAME BERGERET.

Dis plutôt qu'il n'y en a plus de bons... car les hommes d'aujourd'hui.....

GEORGES.

En tous cas, je suis une exception.

MADAME BERGERET.

Ce n'est pas sûr !... (se levant). Mais j'ai idée que tu feras un parfait mari.

GEORGES, se levant aussi.

Parfait !... Je suis de la pâte dont on les fait, ma tante !

MADAME BERGERET.

Voilà pourquoi je prends ta défense auprès d'Hélène !... Du reste, il y a une chose qui plaide en ta faveur... C'est le souvenir de son premier mari.

GEORGES.

Oui... Elle est veuve !... C'est son seul défaut !...

MADAME BERGERET.

C'est déjà moi qui l'avais mariée avec le général comte de Soligny, qui était aussi mon neveu : mais un neveu... presque aussi âgé que moi ! Au point que, très-souvent, on l'a pris pour mon oncle !

GEORGES.

Ça ne m'étonne pas... vous avez toujours l'air d'une nièce!

MADAME BERGERET.

Ah! c'est bien gentil ce que tu me dis là! Le général était brave... mais froid en ménage! caractère sec, esprit méthodique!

GEORGES.

Elle a dû pas mal s'ennuyer!

MADAME BERGERET.

Tandis qu'avec toi...

GEORGES.

Elle s'amusera! je la ferai rire!

MADAME BERGERET.

Et, puisqu'elle est veuve... et que son mari lui a laissé une fortune princière... il est naturel que cette fortune te revienne; je tiens à ce qu'elle ne sorte pas de la famille.

GEORGES.

C'est un désir que je partage entièrement.

MADAME BERGERET.

Eh! bien... mais tu ne fais pas tout ce qu'il faudrait pour cela! et je tremble toujours que, d'un moment à l'autre, avec une tête vive, romanesque comme la sienne, il ne survienne quelque godelureau qui mette le feu aux poudres... et alors...

GEORGES.

Un rival?

MADAME BERGERET.

Je ne dis pas; mais je connais le cœur d'Hélène... si prompt à s'enflammer! je te le répète, tu n'es pas assidu... tu n'es pas empressé!

GEORGES.

Quelle injustice!... quand ma cousine absorbe toutes mes idées!... Tenez, j'ai passé la nuit dernière à composer des vers pour elle!

MADAME BERGERET.

Des vers! la nuit! Ah! si elle balançait encore après une pareille insomnie... Mais non!... je l'ai si bien endoctrinée, ce matin, qu'elle a consenti!... elle a dit oui... sans réticences!...

GEORGES.

Elle devait finir par là... car elle m'aime!... et, quand on aime...

MADAME BERGERET.

C'est égal, j'ai saisi la balle au bond!... j'ai fait aussitôt mander mon notaire, M. Dumont : il est chez moi... il nous attend... ne perdons pas une minute!

GEORGES.

M. Dumont! Et dans quel but?

MADAME BERGERET.

Dans le but de signer le contrat... parce qu'une fois le contrat signé...

GEORGES.

Le contrat! (à part.) Diable! Et Julia qui va venir!

MADAME BERGERET, gagnant le fond.

Ma voiture est en bas : partons!

GEORGES.

Ah! ma bonne tante!... je suis au désespoir!... C'est une fatalité!

MADAME BERGERET.

Comment?

GEORGES.

Il m'est impossible de sortir de chez moi ce matin!

MADAME BERGERET.

Impossible!... même dans une circonstance aussi capitale?

GEORGES.

Je ne le puis! un devoir pénible... mais impérieux... m'enchaîne à domicile!

MADAME BERGERET.

Un devoir? Le premier devoir d'un homme est de se marier ... Ainsi, prends ton chapeau et suis-moi.

GEORGES.

Je le voudrais !... mais, puisqu'il faut vous le dire... sachez.. (la ramenant) qu'une affaire d'honneur...

MADAME BERGERET.

Un duel!

GEORGES.

Hélas ! oui ! un duel !...

MADAME BERGERET.

Te battre !... ça n'a pas le sens commun! et, sans doute, pour un enfantillage?

GEORGES.

Oh ! non! le motif est sérieux! il s'agit d'Hélène, ma future!.. On en parlait, devant moi, assez cavalièrement...

MADAME BERGERET.

On insultait ma nièce!

GEORGES.

Non, ça n'a pas été jusque-là!... qui oserait insulter la comtesse de Soligny?... On sait trop qu'elle peut défier la médisance... que sa vie est irréprochable !... mais on n'en parlait pas avec toute la considération... Enfin, j'ai peut-être été un peu susceptible... mais, vous savez... le premier mouvement...

MADAME BERGERET.

Je ne te blâme pas, mon ami... je t'approuve même... quoiqu'un duel soit bien terrible !... et je ne sais ce que je ferais pour l'empêcher.

GEORGES.

N'essayez pas, ma tante; et, si j'ai une prière à vous adresser, c'est de ne pas souffler mot de cette affaire à ma charmante future.

MADAME BERGERET.

Sois tranquille !... (à part.) C'est la première chose que je vais lui dire en rentrant ; ça décidera le mariage !

SCÈNE II

LES MÊMES, MAXIME. *

MAXIME, en dehors.

Ne te dérange pas : je m'annoncerai bien moi-même !

GEORGES, à part.

Maxime !... c'est le ciel qui me l'envoie !

MAXIME, entrant.

Salut à l'amitié !... je suis bien aise de te trouver seul !...

GEORGES, bas à Maxime.

Chut ! il y a quelqu'un !

MAXIME.

Une dame ! (saluant) Madame... (Il descend à droite).

MADAME BERGERET, bas à Georges.

Ce monsieur est sans doute un de tes témoins ?

GEORGES, bas aussi.

C'en est un !

MADAME BERGERET.

Tu permets que je lui dise un mot ?

GEORGES.

Certes oui !... (bas à Maxime). Prends garde !

* Madame Bergeret, Maxime, Georges.

MAXIME.

Hein? (George passe à gauche).

MADAME BERGERET, passant près de Maxime *.

Monsieur, Georges m'a mise au fait; je sais la cause de votre visite.

MAXIME.

Bah! vous savez... (à part.) C'est un peu fort!

MADAME BERGERET.

Je vous en prie... Soyez conciliant!.. il est inutile de pousser les choses à l'extrême...

MAXIME (ayant consulté, du regard, Georges, qui lui fait des signes).

Au fait, je ne vois pas pourquoi on pousserait... (à part.) Ayons l'air de comprendre.

MADAME BERGERET.

Vous paraissez doux et honnête... Vous n'avez pas la mine d'un buveur de sang!

MAXIME.

Il est certain que je n'en fais pas ma boisson habituelle!

GEORGES (à part).

Je ris du mal qu'elle se donne.

MADAME BERGERET.

Croyez-vous que ça puisse s'arranger?

MAXIME, d'un air de doute.

Heu! heu! (Georges lui fait de loin un signe négatif.) Cependant...

MADAME BERGERET.

Tâchez du moins de gagner du temps!... gagnez-en le plus possible! Me le promettez-vous?

MAXIME.

Dam!.. si ça peut vous obliger...

* Madame Bergeret, Maxime.

MADAME BERGERET.

Oh! merci! (Elle lui serre la main et dit à part:) Le reste me regarde!.. (haut) Messieurs, je vous laisse. Au revoir, Georges!.. j'espère avoir bientôt de tes nouvelles?

GEORGES.

Je vous en porterai moi-même!..

MADAME BERGERET.

Sans adieu! (Elle sort. Georges la conduit, puis revient en riant près de Maxime).

SCÈNE III

GEORGES, MAXIME. *

MAXIME.

Ah! çà, tu vas me dire le mot! J'attends le mot de la charade!

GEORGES.

La charade, mon ami, c'est un duel de mon invention... Pour me débarrasser de cette dame.

MAXIME.

Ah! bon!.. Et je figurais comme témoin dans le rébus?

GEORGES.

Voilà!

MAXIME.

Cette dame te gênait donc?

GEORGES.

Beaucoup!

* Maxime, Georges.

MAXIME.

Parce qu'elle n'a pas dix-huit ans.... Lovelace!.. Si elle en avait seulement dix-neuf...

GEORGES.

C'est bien naturel! d'autant mieux que j'en attends une de cet âge-là (il va s'asseoir sur le canapé) *.

MAXIME.

Une femme! Alors, je te gêne aussi?

GEORGES.

Toi, c'est différent... un ami!.. nous pouvons causer.

MAXIME, s'asseyant près de lui.

Eh bien! je serai bref: je viens te demander un service.

GEORGES.

Tout ce que tu voudras!.. N'as-tu pas été mon camarade de collège... et le meilleur de tous? nous n'avons pas cessé de nous voir....

MAXIME.

C'est vrai!.. Malgré la fortune, tu es resté mon ami: ça fait ton éloge!...

GEORGES.

Et le tien aussi!... Tu n'es pas envieux... tu n'es pas jaloux!.. Ainsi, parle!.. est-ce de l'argent?..

MAXIME.

De l'argent... Non! j'ai tellement l'habitude de m'en passer, que je n'y pense jamais!

GEORGES.

Je le crois bien!... M. Ringard, ton parrain, te tient la dragée haute.

* Georges, Maxime.

MAXIME.

N'en dis pas de mal... Il est si brave homme!.. Je l'aime comme un père... il m'en a servi. Il est vrai qu'il est un peu économe !

GEORGES.

Dis donc qu'il est ladre !

MAXIME.

Il faut bien l'être, quand on n'a rien... Et je n'ai rien !.. C'est-à-dire, si... J'ai du talent! Quand j'écoute ma musique, je la trouve délicieuse ... mais ça ne suffit pas !.. Le plus difficile, c'est de la faire écouter aux autres !

GEORGES.

Mais il me semble qu'on l'écoute !.. Depuis que tu as obtenu le second prix de Rome, on cite de toi des productions.... Et, dernièrement encore, cette romance... *Rêve d'amour*, qui fait fureur dans les salons....

MAXIME.

Eh bien ! oui... c'est joli ! c'est mélodieux ! ça se retient facilement!.. mais ce n'est rien auprès de ma symphonie en la mineur!.. C'est là une œuvre !... C'est profond... c'est magistral... il faut l'entendre au moins quinze fois avant de la comprendre... Et, moi-même, qui l'ai composée... je ne suis pas bien sûr... (ils rient) Voilà ce qui pose un musicien !

GEORGES.

Tu te poseras... tu deviendras célèbre... ou je déclare que le public n'est qu'un âne !

MAXIME.

En tous cas, c'est un âne bien utile : on ne peut pas faire son chemin sans lui ; et je vais donner un concert... pour lui caresser les oreilles.

GEORGES.

Un concert !

MAXIME.

Où on exécutera ma symphonie.

GEORGES.

Réfléchis bien : les concerts sont innombrables !... il en pleut ! c'est le déluge universel !... On demande la colombe !

MAXIME.

La colombe n'y fera rien... si tu veux m'aider.

GEORGES, se levant

Je suis tout prêt.

MAXIME, de même.

Tu es très-répandu dans le monde... dans le monde qui paie... j'ai pensé que tu étais en position de me placer des billets.

GEORGES.

C'est juste ! Donne, mon ami... donne, je m'en charge !

MAXIME.

En voici une cargaison !... (il lui donne une liasse de billets).

GEORGES.

Combien ?

MAXIME.

Cinquante !

GEORGES.

A quel prix?

MAXIME.

A dix francs; c'est pour rien.

GEORGES.

Diable !... je ne te cache pas que ce sera un peu difficile... parce que des billets de concert...

MAXIME.

Dam ! si c'étaient des billets de banque, je les placerais moi-même.

GEORGES.

Allons, je verrai toutes mes connaissances, et on en prendra de gré ou de force. (Il met les billets dans sa poche.)

MAXIME.

Merci d'avance !... et, là-dessus, je me sauve ! (Fredonnant.)

« Quand on attend sa belle... » (Il va pour sortir.)

GEORGES.

Ah ! dis donc !

MAXIME, revenant en scène.

Quoi ?

GEORGES (tirant un papier.)

J'ai jeté, ce matin, sur le papier, des stances... de petits vers... que je destine à une dame...

MAXIME.

Celle que tu attends ?

GEORGES.

Celle-là ou une autre... Ce sont des rimes élastiques.

MAXIME.

Oui, de la poésie en caoutchouc !...

GEORGES.

Et, si tu pouvais me plaquer là-dessous quelques croches de ta façon...

MAXIME.

Des croches, des doubles croches, des triples croches, si tu veux... volontiers, je t'arrangerai ça ! (Il va pour sortir.)

GEORGES, le retenant.

C'est que j'aurais eu besoin de ça tout de suite...

MAXIME.

Tout de suite ! tout de suite !... On n'a pas comme ça des mélodies toutes prêtes !

GEORGES.

Tiens, entre là. (Il indique une chambre à droite.) Il y a un piano... et bâcle-moi ça rapidement.

MAXIME.

Je le veux bien... mais je ne te réponds pas que l'inspiration...

GEORGES.

Va toujours !

SCÈNE IV

LES MÊMES, NARCISSE, un moment, RINGARD.

NARCISSE, annonçant.

Monsieur Ringard !

MAXIME.

Mon parrain ! (Narcisse sort.)

RINGARD, entrant.

Que vois-je !... Maxime ici !... (Allant à lui.) Fainéant ... tu viens flâner chez monsieur Georges au lieu de travailler !

GEORGES.

Non, monsieur Ringard... Ne le grondez pas : nous causions d'affaires graves... de son concert.

RINGARD.

Oh ! son concert ! encore une belle idée qu'il a eue là !...

MAXIME.

Parrain, nous verrez l'effet ! Attendez l'effet !

RINGARD.

Mais, malheureux, as-tu calculé ce que coûte un concert ?... Le loyer de la salle... les artistes... l'éclairage... la garde... les pompiers !...

MAXIME.

N'ayez pas peur !... je paierai tout !

* Georges, Ringard, Maxime.

RINGARD.

Toi !... Tu as donc des fonds secrets ?

MAXIME.

Vous savez bien que je donne des leçons ! je cours le cachet... faute de mieux !... je fais du métier, pour arriver à faire de l'art... et j'ai amassé une petite somme...

RINGARD.

Cachotier ! il fallait la mettre à la caisse d'épargne.

MAXIME.

Oh ! parrain !... et les billets que j'ai fait imprimer... et les pompiers !... ah ! Georges, ça me rappelle que j'ai oublié de t'en offrir un... pas un pompier ! (Il lui passe un billet.)

GEORGES.

Je ne le refuse pas.

RINGARD, tendant la main à Georges.

C'est dix francs.

MAXIME.

Oh ! par exemple ! entre amis !...

GEORGES.

Laisse-moi te le payer !... ça me brouillerait avec monsieur Ringard !... (Il tire son porte-monnaie.)

RINGARD.

Donnez-les-moi ! je les lui mettrai de côté !

GEORGES, regardant Maxime.

Ah bah ! (Il donne la pièce à Ringard, qui va à gauche.)

MAXIME, serrant la main à Georges.

C'est égal, c'est l'étrenne de l'amitié... elle me portera bonheur ! merci, mon ami ! Je vais m'enfermer là-dedans, pour plaquer des croches... Au revoir, parrain ! (Il entre à droite.)

SCÈNE V

GEORGES, RINGARD*, qui a un vieil habit gris, rapé comme tout le reste de son habillement.

RINGARD.

Monsieur Georges, ma visite doit vous surprendre.

GEORGES.

Un peu ! Je ne m'attendais pas à l'avantage... (Il lui offre un siége, puis il va s'asseoir à droite de la table.)

RINGARD.

Ni moi ! j'accomplis une mission ; je suis l'envoyé de madame Morissot.

GEORGES.

De madame Morissot ! A quel sujet?

RINGARD, s'asseyant à gauche de la table.

C'est relativement à ses soirées... aux petits bals qu'elle donne tous les lundis.

GEORGES.

Voudrait-elle les supprimer ? Je les regretterais !

RINGARD.

Je le crois : vous n'en manquez pas un.

GEORGES.

Ça prouve que je m'y amuse beaucoup.

RINGARD.

C'est ce qu'elle a remarqué... et voilà pourquoi elle m'a prié de vous remettre ce billet... (Il le lui donne.)

* Ringard, Georges.

GEORGES.

Un billet!... sans doute une invitation particulière...

RINGARD.

Oui... une invitation... particulière.

GEORGES, qui a décacheté.

Tiens! c'est écrit sur papier de facture... avec son adresse en tête!

RINGARD.

Ça se fait dans le négoce.

GEORGES.

Voyons! (lisant) « Cher Monsieur Georges, vous me faites beau-» coup d'honneur en voulant bien venir à mes petits bals du lundi ; » mais vous êtes riche, joli cavalier... » (A Ringard, en souriant.) Elle s'y connaît, la tapissière! (Lisant) « Et, quoique je vous regarde » comme un galant homme, je crains que votre galanterie ne soit » un danger pour les jeunes filles qui composent mes réunions » habituelles... » (Parlé.) Jusqu'à présent, il n'y a pas l'ombre d'invitation.

RINGARD.

Vous y arrivez...

GEORGES, continuant

« En conséquence, je me vois avec regret... je ne sais comment » vous dire cela... mais enfin, s'il vous prenait fantaisie d'aller » vous amuser ailleurs que chez moi, je vous invite à ne pas vous » gêner. »

RINGARD.

Je vous invite! ça y est! voilà l'invitation!

GEORGES, continuant.

« Je ne m'en formaliserais nullement... au contraire!.. » (Parlé) Au contraire... mais c'est un congé! elle m'exile! elle me bannit!

RINGARD.

Ne prenez pas la mouche!

GEORGES, mettant la lettre dans le buvard qui est placé sur la table.

Je lui ferai compliment de sa politesse... et je garde sa lettre pour y répondre vertement! (Il se lève et passe à gauche.)

RINGARD, se levant aussi.

Et pourquoi vertement?... Madame Morissot ne reçoit chez elle que des jeunes filles dont la sagesse est parfaitement établie.

GEORGES.

Oui, des rosières!...

RINGARD.

Elle tient à ce détail! et je comprends qu'elle ait peur... car, enfin, soyez sincère... Pourquoi venez-vous chez elle?

GEORGES.

Mais pour danser!... On ne peut donc plus danser à présent?

RINGARD.

Non, jeune homme. Quand on est riche, comme vous... quand on est lancé dans les salons de la haute aristocratie... on ne va pas au bal sans motif chez une modeste boutiquière. Ce monde-là n'est pas le vôtre!...

GEORGES.

Le monde où l'on s'amuse est toujours le mien!

RINGARD.

Vous y êtes déplacé.

GEORGES.

Mais, pas plus que vous, à ce qu'il me semble... Vous y faites souvent votre partie de bézigue!... Vous aimez le bézigue!

RINGARD.

J'aimerais autant me coucher... mais je me sacrifie pour y conduire Maxime, dont c'est la seule distraction... et, comme elle ne coûte rien...

GEORGES.

Ah! voilà! et vous laissez son innocence faire la chaîne anglaise avec un essaim de jolies fillettes!

RINGARD.

Il ne les regarde seulement pas !

GEORGES.

Il a tort ! mais, en revanche, elles le regardent... et j'en sais une qui n'a des yeux que pour lui !

RINGARD.

Laquelle?

GEORGES

La petite Denise..., la fille de madame Morissot.

RINGARD.

Tant pis pour elle !... Maxime ne songe qu'à son art, à son avenir !... Il saute... il remue les jambes... mais le cœur ne bouge pas.

GEORGES.

A la bonne heure! vous devez le savoir mieux que moi, vous qui êtes son confident, son mentor!

RINGARD.

Je suis surtout son ami !... J'étais celui de son père, qui avait été mon élève à Louis-le-Grand : j'avais conservé pour lui un attachement profond... Et, lorsqu'il mourut, jeune encore, après avoir dissipé un patrimoine considérable, il me confia son fils... Un enfant qui, du moins, avait l'avantage d'être ruiné !

GEORGES.

Vous appelez ça un avantage ?

RINGARD.

Oui, certes ! l'opulence est un oreiller trop doux pour les jeunes gens ! ils s'endorment dans l'oisiveté, dans la paresse... et ne s'éveillent que pour faire des sottises... ou quelquefois pis !

GEORGES.

Quelquefois... Je vous l'accorde...

RINGARD.

Je ne dis pas ça pour vous.

GEORGES.

Je le crois; j'ai à peine soixante mille livres de rentes!

RINGARD.

Pauvre jeune homme! vous devez mourir de faim!

GEORGES.

Non... Mais on ne va pas loin avec ça!

RINGARD.

Surtout quand on va vite.

GEORGES.

Les chevaux... les équipages et les affaires de cœur!

RINGARD.

Oui, le cœur coûte cher à Paris!

GEORGES.

Énormément!

RINGARD.

J'ai vu le temps où on le donnait pour rien... mais tout est augmenté!

GEORGES.

Enfin, ma position est telle qu'il m'a pris des idées de mariage! Voyez où j'en suis réduit... il faut que je m'adresse à l'hymen pour raccommoder mon panier... qui est diablement percé; et, en attendant, si je trouvais à me défaire d'une propriété... (Il va s'asseoir sur le canapé.)

RINGARD.

A quoi bon si vous épousez une belle dot?

GEORGES.

Sans doute... mais le mariage n'est pas encore fait; ma future est un peu fantasque!

RINGARD, à part.

Elle a l'instinct du danger !

GEORGES.

Et, en attendant, il faut que je vende ma ferme !

RINGARD, regardant autour de lui.

Ah ! c'est une ferme ! De quel rapport ? (Il s'approche de Georges.)

GEORGES.

Quinze mille francs à peu près... Seriez-vous homme à me l'acheter ?

RINGARD, s'asseyant près de lui sur le canapé.

Moi ! est-ce que j'ai l'air d'un homme qui achète des fermes ? non : mais je connais une personne qui pourrait peut-être s'en arranger.

GEORGES.

Ah ! cher monsieur Ringard, si vous me rendez un pareil service, je vous promets un magnifique pot-de-vin !

RINGARD.

Ah ! je ne suis point intéressé !

GEORGES.

Acceptez... quand ça ne servirait qu'à vous acheter un habit neuf ! car, sans reproche, vous avez toujours le même.

RINGARD.

Je ne m'habille pas chez Dussautoy !

GEORGES.

Oui, ça se voit de reste !

RINGARD.

C'est le moyen de ne pas vendre ses fermes,... quand on en a !

GEORGES.

Ah ! ah ! second coup de patte ! (Il se lève.) Eh bien ! est-ce convenu ?

RINGARD, se levant aussi.

Nous en recauserons.

GEORGES

C'est que je suis bien pressé!

RINGARD.

Alors, je verrai la personne aujourd'hui; mais il me faudrait le bail... les titres de propriété...

GEORGES.

C'est facile... ils sont chez moi. Vous les aurez dans cinq minutes.

RINGARD.

Je vous attends. (Georges sort à gauche.)

SCÈNE VI

RINGARD, puis NARCISSE un moment, et JULIA. *

RINGARD.

Prodigue et léger... C'est un lingot qui est en train de se fondre!

NARCISSE, venant du fond.

Entrez, mademoiselle, c'est ici. (Julia entre avec un carton et une facture).

RINGARD.

Mlle Julia! (Narcisse sort, après avoir pris de Julia le carton qu'il a posé sur le canapé.)

JULIA.

M. Ringard!

RINGARD.

Vous ici'... toute seule?...

* Ringard, Narcisse, Julia.

JULIA.

Vous connaissez donc madame de Courseuil ?

RINGARD.

Je connais un village de ce nom.

JULIA.

Oui, mais la dame qui demeure ici ?

RINGARD.

Une dame !... êtes-vous bien sûre ?. .

JULIA.

Elle m'a écrit pour me commander des mouchoirs... tout ce qu'il y a de plus riche.

RINGARD.

C'est sans doute dans la maison : vous vous serez trompée d'étage.

JULIA.

Mais non ! au premier... C'est bien indiqué... Voyez la lettre. (Elle la lui donne).

RINGARD, la prenant.

Oh ! oh ! ce n'est pas là une écriture de femme !

JULIA.

Vous croyez ?

RINGARD, à part.

Voilà des jambages qui ont de la barbe ! (haut) Julia, prenez garde ! je flaire un piége !

JULIA, effrayée.

Un piége !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, GEORGES. *

GEORGES, entrant avec un dossier.

Pardon de vous avoir fait attendre...

JULIA.

M. Georges !

GEORGES.

Mademoiselle Julia !... quel heureux hasard !

JULIA.

Monsieur, répondez !... Chez qui suis-je ici ?

GEORGES.

Chez qui ?... ne le savez-vous pas ?

RINGARD.

Vous le savez bien... qu'elle ne le sait pas ! Elle se croit chez une dame de Courseuil.

GEORGES.

Elle y est en effet !... cette dame est une parente de province .. qui est venue loger chez moi.

RINGARD.

Une parente ?

JULIA.

Ainsi... cette lettre que j'ai reçue...

GEORGES.

Cette lettre est bien d'elle !

* Ringard, Georges, Julia.

RINGARD, lui montrant la lettre.

Cependant, ces jambages masculins...

GEORGES, bas à Ringard.

Qu'est-ce que ça prouve? que ma parente a de beaux jambages!

JULIA.

Vous ne me trompez pas, M. Georges?

GEORGES.

Vous tromper!... Je parie que M. Ringard vous a mis martel en tête?

RINGARD.

Je m'en fais gloire.

GEORGES.

Vous êtes si mauvaise langue!

RINGARD.

Et vous, si roué!

GEORGES.

Au surplus, ma parente va venir... et vous ne douterez pas...

RINGARD.

Allons, je ne dis plus rien... (à part) mais je n'en pense pas moins!

GEORGES.

Voici les papiers que vous m'avez demandés. (Il lui remet le dossier, remonte et passe à gauche.)

RINGARD.

Bien; je vous quitte.

JULIA.

Vous partez?...

RINGARD, allant à Julia et bas.

Je pars... mais Maxime est là, dans la chambre à côté!

JULIA, bas aussi.

M. Maxime !

RINGARD.

Et si, par hasard, ce que je ne veux pas supposer... mais enfin... si, par hasard... il est là !... Tenez-vous pour avertie ! (Il gagne le fond.)

GEORGES, à part.

Bavard !

RINGARD.

Je vous tire ma révérence ! (Il sort après avoir fait de nouveaux signes à Julia.)

SCÈNE VIII

GEORGES, JULIA.

JULIA, prenant son carton.

Monsieur, conduisez-moi tout de suite près de cette dame !

GEORGES.

Cette dame... c'est qu'elle est absente pour le moment.

JULIA.

Absente !... Et vous disiez ?... Oh ! je ne suis pas votre dupe... Adieu !...

GEORGES, la retenant.

Julia... vous me fuyez... quand, pour la première fois, j'ai l'occasion d'être seul avec vous !... (Il lui reprend son carton et le pose sur le canapé.)

JULIA.

Seul... à quoi bon ?... qu'avez-vous à me dire ?... que vous

m'aimez... Vous me l'avez déjà dit ! vous me le diriez cent fois que je ne vous croirais pas !

GEORGES.

En quoi ai-je mérité cette défiance ?

JULIA.

On vous connaît !... et je ne me soucie pas d'être l'objet d'un caprice !

GEORGES.

Ce que je ressens pour vous... n'en est pas un, Julia... je vous le jure !

JULIA.

Vous osez le jurer ?

GEORGES.

Je l'ose !

JULIA.

Quand je sais, de bonne part, que vous faites des folies pour une autre femme !

GEORGES.

C'est une atroce calomnie !

JULIA.

Et quelle femme !... une certaine Marionnette !

GEORGES, à part.

Marionnette ! (haut) Qui a pu vous apprendre...

JULIA.

Madame Morissot... qui vous a vendu un mobilier destiné à cette fille.

GEORGES.

Oh ! un petit mobilier sans conséquence...

JULIA.

Vous ! aimer une Marionnette !

GEORGES.

L'aimer !... Fi donc !

JULIA.

Dire que les hommes mettent ces femmes-là sur un piédestal ! Elle est donc bien séduisante... cette Marionnette ?

GEORGES.

Fort laide !... Une figure d'oiseau !... et, dès la première fois que je vous ai vue, Julia, j'ai rompu avec elle ! rompu sans retour !

JULIA.

Sans retour?

GEORGES.

Quelle preuve voulez-vous de ma bonne foi?

JULIA.

Je ne vous en demande aucune.

GEORGES.

Tenez, je me mets à cette table, et vous allez voir en quels termes je vais lui donner son congé. (Il va s'asseoir à la table.)

JULIA.

Que m'importe ?

GEORGES, écrivant.

« Mademoiselle... » (à part) j'en serai quitte pour déchirer ma lettre (haut et continuant à écrire). « Mademoiselle, je vous méprise...

JULIA.

Vous ne pouvez trouver rien de mieux, assurément !

GEORGES.

« Je rougis... je rougis jusqu'au blanc des yeux... de vous avoir » connue... j'en serai honteux toute ma vie... »

JULIA, allant à la table et dictant.

« Sachez que j'estime plus la moindre grisette qu'une créature » telle que vous !... »

GEORGES.

Au lieu de créature, si nous mettions une... Non ! ce serait trop fort ! et je signe...

JULIA.

Montrez un peu ?

GEORGES.

Soupçonneuse ! (Il lui donne la lettre).

JULIA, gardant sa lettre, après l'avoir parcourue des yeux.

C'est bien ; maintenant, écrivez l'adresse !

GEORGES, prenant une enveloppe.

C'est juste ! (Écrivant). « Mademoiselle Marionnette, 7, rue de la Boule-Rouge. »

JULIA.

Donnez ! (Elle prend l'enveloppe avec vivacité, et met la lettre dedans.)

GEORGES.

Comment ! vous auriez la bonté...

JULIA, qui va à la cheminée et sonne.

Oui. (Allant à Narcisse, qui entre par le fond). Portez de suite cette lettre à son adresse ! (Narcisse prend la lettre et sort).

GEORGES, à part.

Pincé !

SCÈNE IX

LES MÊMES, MAXIME.

MAXIME, entrant de la droite.

Mon ami... je tiens l'air... en si bémol !... (reconnaissant l'ouvrière.) Mademoiselle Julia !

JULIA.

Ah ! M. Maxime, n'ayez pas mauvaise opinion de moi ! je me croyais chez une dame... On m'avait écrit...

MAXIME, à part.

Le sournois !...

JULIA.

A preuve que voilà un carton plein de marchandises... que je vais remporter. (Elle reprend le carton).

MAXIME.

Vous avez raison ! fuyez à toutes jambes !... parce que... Georges est mon ami... mais c'est un trompeur... un faiseur de victimes... un...

GEORGES.

Veux-tu bien te taire !

MAXIME.

Dam ! Je vois une femme qui se noie... je lui tends la perche !

JULIA, passant au milieu.

Oh ! on ne me noie pas facilement !

MAXIME.

Ah ! si vous savez nager !...

JULIA.

Vous verra-t-on lundi là-bas ?

MAXIME.

Je l'espère bien !...

GEORGES.

Nous y serons tous... et je vous demande la première valse !

JULIA,

Je ne promets rien !... (Saluant) Messieurs....

MAXIME.

A lundi !

GEORGES, reconduisant Julia.

A lundi !... (A part, en fermant la porte) Oh ! je la verrai avant! (Georges redescend en scène, Maxime passe à droite.)

SCÈNE X

MAXIME, GEORGES, puis NARCISSE.

MAXIME.

C'était donc Julia que tu attendais ?

GEORGES.

C'était elle! Et voilà comme tu sers tes amis, toi !

MAXIME.

Oh ! je ne veux pas te servir contre Julia !... J'avais de l'amitié pour elle... pauvre fille !... C'est dommage ! elle a de la vanité... des instincts de luxe, comme toutes les jeunes filles... mais...

NARCISSE, entrant.

Monsieur, il y a là deux dames qui désirent vous parler.

GEORGES.

Deux dames?

MAXIME.

Encore!... C'est plein de femmes ici !... Je vais m'enfermer !... (Il rentre à droite.)

GEORGES.

Connais-tu ces dames, Narcisse?

NARCISSE.

Il y a celle de ce matin, madame Bergeret... et une autre plus jeune...

GEORGES.

Hélène ! ma future ! vite !... Introduis-les! (Narcisse sort.)

SCÈNE XI

GEORGES, puis MADAME BERGERET et HÉLÈNE.

GEORGES.

Un peu plus, elles se trouvaient avec Julia ! (Narcisse entre, introduisant les dames.)

MADAME BERGERET.

Ah ! le voilà ! Nous sommes arrivées à temps ! (Narcisse sort.)

GEORGES, allant à Hélène.*

Quelle charmante visite !... (à Hélène) Vous, chez moi, ma belle cousine !... Je ne m'attendais pas à tant de bonheur !

HÉLÈNE.

Je ne devais pas moins au noble champion qui défend, l'épée au poing, l'honneur de sa dame !

GEORGES.

Ah ! ma tante vous a dit... (A madame Bergeret) Vous avez trahi mon secret !

MADAME BERGERET.

Tu dois m'en remercier... car Hélène a été touchée de ton dévoûment chevaleresque !

HÉLÈNE.

Oui... mon cousin : je commence à croire que vous m'aimez.

GEORGES.

Vous en doutiez !... Ah ! vous êtes cruelle !

MADAME BERGERET.

A l'avenir elle n'en doutera plus !

* Georges, Hélène, madame Bergeret.

HÉLÈNE.

Je l'espère... Quoiqu'un duel ne prouve pas grand chose !... Feu mon mari n'était guères passionné... et, pourtant, à tous propos, il mettait l'épée à la main !

MADAME BERGERET.

Je m'en souviens ! plus d'une fois tu t'es jetée entre les combattants comme une vraie Sabine !

HÉLÈNE.

Et je fais de même aujourd'hui ! il paraît que c'est l'emploi auquel je suis destinée.

GEORGES.

Ne parlons plus de mon duel ; l'affaire est terminée.

MADAME BERGERET.

Vous vous êtes battus ?

GEORGES.

Non ! Mon adversaire s'est excusé si loyalement...

MADAME BERGERET.

Tant mieux ! Je craignais d'assister à un drame... et les drames me font peur !

GEORGES.

Tout est fini ! Nous nous sommes donné la main ! (A Hélène, lui prenant la main et la conduisant au canapé où elle s'assied) Et je n'ai plus qu'à obtenir la vôtre... pour que ma satisfaction soit complète ! (Il se tient derrière le canapé, à la gauche d'Hélène.)

HÉLÈNE.

Ah ! ce matin, vous aviez beau jeu !... Le notaire était là... je me trouvais dans mon jour de courage... Si vous aviez saisi l'occasion... (Madame Bergeret s'assied sur le fauteuil de droite.)

GEORGES.

Hélas ! l'honneur ! l'impitoyable honneur !

MADAME BERGERET.

Mais l'occasion peut revenir !... et, demain, par exemple...

HÉLÈNE.

Demain ?

MADAME BERGERET.

Tu lui dois bien cette récompense pour la blessure...

HÉLÈNE.

Qu'il aurait pu recevoir !...

MADAME BERGERET.

Et ce n'est pas tout !... Si tu savais ce qu'il a fait pour toi...

HÉLÈNE.

Quoi donc ?

MADAME BERGERET, se levant.

Des vers qu'il a composés à ton intention !

HÉLÈNE.

Des vers !

MADAME BERGERET.

Seul !... la nuit !... A huis-clos !... S'est-il donné du mal !...

GEORGES, à part.

C'est un bon compère que ma tante !

HÉLÈNE.

Je ne vous savais pas poëte, mon cousin !

GEORGES.

Je ne l'étais pas... et je le suis devenu en pensant à vous...

HÉLÈNE.

Je serais curieuse de savoir ce que j'ai pu vous inspirer en vers !

GEORGES.

Vous les lirez !... je viens de les confier à un de mes amis, qui est en train d'en faire la musique... (On entend jouer du piano dans la chambre à droite.)

HÉLÈNE, se levant.

Un piano ! (Elle va écouter à la porte de droite.)

GEORGES.

Vous l'entendez ! C'est lui qui travaille !... (A madame Bergeret.) Le témoin que vous avez vu tantôt, ma tante !

MADAME BERGERET.

Eh ! eh ! il paraît d'une jolie force !

HÉLÈNE.

En effet, du goût... de la méthode ! c'est un amateur ?

GEORGES.

Non, un jeune artiste, à peine connu sous le nom de Maxime.

HÉLÈNE.

Maxime ! Où ai-je vu ce nom-là ?

GEORGES, à part.

Si je pouvais leur faire prendre des billets... (Haut.) Et, pourtant, une nature d'élite, un génie supérieur !... Il a publié dernièrement une romance... *Rêve d'amour*...

HÉLÈNE.

Comment ! *Rêve d'amour*... C'est de lui !... vous savez, ma tante, cette romance que je vous chantais l'autre soir ?

MADAME BERGERET.

Ah ! oui, oui ! hum ! Je n'en suis pas folle... Elle m'a fait pleurer !...

HÉLÈNE.

A-t-il composé quelque chose de plus sérieux ?

MADAME BERGERET.

Oui... des polkas par exemple?

GEORGES.

Il excelle dans tous les genres !... Mais il a surtout une sym-

phonie en ut... ou en la mineur... je ne sais pas au juste, qu'il doit faire entendre à son concert.

HÉLÈNE.

Ah! il va donner un concert?

GEORGES.

Du moins, il en a le projet.

HÉLÈNE.

Nous irons, n'est-ce pas, ma tante?

MADAME BERGERET.

Si tu le veux absolument... quoique les concerts...

GEORGES.

Je crains seulement qu'il ne soit arrêté par les frais...

MADAME BERGERET.

Oui! ces artistes... Ça ne roule pas sur l'or!...

GEORGES.

Il en est loin : il donne des leçons pour vivre!

HÉLÈNE.

Pauvre jeune homme!

GEORGES.

Et son argent, quand il en a, par hasard, ne lui appartient pas. Tout à l'heure encore, il a vidé son épargne dans les mains d'un malheureux.

HÉLÈNE.

Du talent et un bon cœur! Savez-vous que vous m'intéressez?

GEORGES, à part.

Je crois faire assez bien l'article.

HÉLÈNE.

Et, si on pouvait lui être utile...

MADAME BERGERET.

Sans blesser son amour-propre...

GEORGES.

C'est facile ; il m'a prié de lui placer quelques billets de concert.

HÉLÈNE, allant à Georges.

Vous en reste-t-il encore ?.

GEORGES.

Oh ! très-peu ! Cinquante... à dix francs... Ce sont les derniers ! Depuis ce matin, on se les arrache !

HÉLÈNE.

Je les prends tous. J'ai, heureusement, sur moi, la somme nécessaire ; je la destinais à des emplettes, à des futilités... mais il faut encourager les arts.

MADAME BERGERET.

Ah ! çà, ma nièce, tu perds la tête ! cinquante billets à ce prix-là... C'est cinq cents francs !...

HÉLÈNE, tirant un billet de banque.

Mon Dieu ! Ce n'est qu'une avance ! j'en céderai facilement aux personnes de ma société !... (Donnant le billet à Georges.) Prenez, monsieur Georges.

GEORGES.

Merci mille fois pour mon ami !... (Lui donnant les billets de concert.) Voici les billets ! (A part.) Maxime va me sauter au cou ! (Hélène cause avec madame Bergeret.)

NARCISSE qui est entré sans bruit à la gauche de Georges et bas.

Monsieur... C'est une carte...

GEORGES, prenant la carte, à part, et avec effroi.

Ciel ! Marionnette !

MADAME BERGERET.

Que'qu'un qui t'arrive?

GEORGES.

Oui... un importun !

NARCISSE, bas à Georges.

Elle veut entrer absolument. (Il sort.)

GEORGES, toujours troublé et balbutiant.

Mon architecte...

MADAME BERGERET.

Ton architecte ?

GEORGES.

Pour un gros mur... qui est lézardé !

HÉLÈNE.

Allez, ne vous gênez pas... nous vous attendons.

GEORGES.

Merci : je ne suis qu'une minute. (Il entre vivement à gauche.)

SCÈNE XII.

HÉLÈNE, MADAME BERGERET.

MADAME BERGERET.

Ah ! quel excellent garçon que ce Georges ! il a un dévouement pour ses amis ! je ne lui connais pas de défauts.

HÉLÈNE.

Il en a, soyez en sûre! tous les hommes en ont... seulement, ils les cachent !... il ne s'agit que de les découvrir !... Et, tenez, si l'on interrogeait...

MADAME BERGERET.

Quoi donc ?

HÉLÈNE.

Si l'on fouillait ces tiroirs...

MADAME BERGERET.

Joli moyen!

HÉLÈNE.

Ma tante, laissez-moi fouiller un peu... pas beacoup! (Elle remonte à la cheminée.)

MADAME BERGERET.

Je t'en prie, Hélène, pas d'imprudence! (Elle passe à gauche.)

HÉLÈNE.

C'est si amusant, les imprudences!.. (Allant à la cheminée et fouillant dans les vases.) Ah! des gants... (Avec défiance) un éventail!..

MADAME BERGERET.

Il fait si chaud!

HÉLÈNE, allant au petit bureau et après avoir ouvert différents tiroirs.

Un étui à cigares!.. il fume!.. il ne me l'avait pas dit!..

MADAME BERGERET.

Tous les hommes fument à présent... c'est presque une qualité.

HÉLÈNE.

Une qualité... qui me rend malade!.. (Elle va à la table et prend un livre.) *L'Enfant du carnaval*! Ah! jolie lecture! (Elle cherche partout et ouvre le buvard.)

MADAME BERGERET.

Voyons, as-tu fini?

HÉLÈNE.

Ah! une lettre!

MADAME BERGERET.

Ne la lis pas.. je t'en prie! ne la lis pas!..

HÉLÈNE.

Ce n'est qu'une facture. « Madame Morissot, marchande de meubles, rue Maucouseil, 19. »

MADAME BERGERET.

Tu vois... il conserve ses factures ! il a de l'ordre !

HÉLÈNE, qui a parcouru la lettre.

Ah ! bien !.. J'en apprends de belles !...

MADAME BERGERET.

Quoi ! Il y a encore autre chose ?

HÉLÈNE.

Lisez vous-même !... (Elle lui donne la lettre.)

MADAME BERGERET.

Tu me fais trembler ! (Elle la lit tout bas).

HÉLÈNE.

Vous voyez ! cette dame Morissot lui interdit sa maison !... Monsieur papillonne auprès des jeunes filles !

MADAME BERGERET.

Une plaisanterie ! il aura été là une fois par hasard.

HÉLÈNE.

Mais non : il y va danser tous les lundis !.. Monsieur fait le lundi !

MADAME BERGERET.

En tous cas, après cette lettre, tu es bien certaine qu'il n'y retournera pas. (Elle lui tend la lettre.)

HÉLÈNE, reprenant la lettre et la serrant.

C'est possible... Il n'y ira plus ; mais il y a été ! et je veux savoir dans quelle intention.

MADAME BERGERET.

Tu veux le savoir ? Et le moyen ?

HÉLÈNE.

Je le trouverai ! Quand on a un prétendu qui danse le lundi... Il est prudent d'aller aux informations !

MADAME BERGERET.

Prends garde, Hélène ! Car, une fois que tu as la tête montée...

(A gauche, bruit d'un meuble renversé et de porcelaines brisées.) Ah! mon Dieu ! serait-ce encore une dispute !...

SCÈNE XIII

Les Mêmes, GEORGES. *

GEORGES entrant tout effaré et fermant la porte, à part.

Elle est partie ! mais elle a tout cassé !

MADAME BERGERET.

Qu'est-ce que c'est, Georges?.. peut-être un domestique !... ils n'en font jamais d'autres!

GEORGES.

Non... ce n'est pas eux... C'est moi... ma maladresse !.. je suis si distrait, si préoccupé !..

HÉLÈNE.

Vous me faisiez peut-être encore des vers?...

GEORGES.

Non, ma cousine... mais je songeais à vous... à notre mariage... dont l'époque n'est pas fixée !

HÉLÈNE.

Permettez-moi de l'ajourner encore !.. C'est si bon la liberté !.. Car enfin, je suis libre... comme vous !. Je me promène... je danse... je vais au bal... comme vous !

GEORGES.

Oh ! comme moi... j'ai horreur des bals !

HÉLÈNE.

Ah ! vraiment?

* Georges, Madame Bergeret, Hélène.

MADAME BERGERET, à part.

Si je pouvais lui faire signe!

HÉLÈNE.

Je croyais que vous aimiez la danse?

GEORGES.

Moi, danser!... c'est si ridicule... un homme sérieux!..

HÉLÈNE.

C'est dommage... car je comptais danser avec vous, lundi prochain.

GEORGES.

Lundi!.. où ça?

HÉLÈNE.

Mais chez la baronne de Villers.

GEORGES.

Je n'ai pas reçu d'invitation... et, du reste, je suis engagé ailleurs.

HÉLÈNE.

A un autre bal?

GEORGES.

Oh! non!.. à un dîner avec mon adversaire et les témoins...

HÉLÈNE.

Pour lundi?

GEORGES.

Pour lundi... C'est un pique-nique... Impossible d'y manquer!...

MADAME BERGERET, à part.

Ah! je le battrais volontiers!

GEORGES.

Croyez, ma cousine, que, si je pouvais m'en dispenser... Car je vais, là-bas, m'ennuyer à mourir!

HÉLÈNE.

Je n'insiste plus. Venez-vous, ma tante? (Elle gagne le fond.)

GEORGES.

Vous me quittez déjà ?

HÉLÈNE.

Ne vous ennuyez pas trop. C'est quelquefois très-amusant les pique-niques !

GEORGES.

Oh ! oh ! (Hélène sort.)

MADAME BERGERET, furieuse et ne pouvant parler à Georges, Hélène lui ayant fait signe de la suivre.

Maladroit, va ! (Elle suit Hélène — On entend le piano.)

SCÈNE XIV.

GEORGES, puis MAXIME.

GEORGES, seul.

C'est drôle... elle a un petit air goguenard... (Avec une insouciante gaieté.) Mais les voilà parties... je respire ! Marionnette d'un côté... Julia, de l'autre... et ma petite comtesse au milieu... C'est effrayant ce qu'un garçon dépense de diplomatie avec les femmes!... (Plus calme) Mais songeons à Maxime : il est heureux, lui !... il plaque des croches !... (Il va à la porte de droite et appelle.) Maxime !... Maxime !...

MAXIME, arrivant.

C'est toi qui m'appelles ?

GEORGES.

Oui, mon ami ; approche... et regarde un peu ceci ! (Il élève le billet de banque en l'air.)

MAXIME.

De profil, ça ressemble à un billet de banque. Ne me montre pas ça !

GEORGES.

Oui... de cinq cents francs!... qu'en dis-tu ?

MAXIME.

Je dis que... si je les avais...

GEORGES.

Tu les as!... ils sont à toi !...

MAXIME, s'élançant.

Pas possible !... (S'arrêtant.) Un cadeau... Je n'en veux pas!...

GEORGES.

Ce n'en est pas un... ma parole d'honneur : j'ai fait du commerce avec des dames.

MAXIME.

Des dames ! on ne voit que ça chez toi !

GEORGES.

Je t'ai rendu intéressant, toi et ton concert. Et, ma foi, elles ont enlevé tes billets d'une seule fournée.

MAXIME.

Les cinquante ?

GEORGES.

Les cinquante ! Et, en voici le prix. (Il lui donne le billet de banque.)

MAXIME, le prenant.

Comment, vrai ? Ils sont à moi ?... (Il saute après Georges, et l'embrasse.)

GEORGES.

Qu'est-ce que je disais ? Il m'étouffe !

MAXIME, sautant de joie.

Cinq cents francs ! cinq cents francs ! (Il agite le billet en l'air.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, RINGARD.

RINGARD, voyant sauter Maxime.

Hein! tu danses ! est-ce que tu as le transport ?

MAXIME.

Non, parrain... j'ai cinq cents francs ! (Il pose le billet de banque sur le parquet et s'agenouille comme en adoration.)

RINGARD.

Cinq cents ... où les as-tu pris ?

GEORGES.

Des billets de concert.

MAXIME, se relevant.

Vendus ! je vous le disais bien ! (Sautant.) cinq cents francs !... cinq cents francs !...

RINGARD.

C'est de la chance : donne-les-moi.

MAXIME.

Oh ! parrain ! mon premier billet de banque ! (Il se met derrière le canapé pour se barricader contre Ringard.)

GEORGES.

Garde-le, Maxime! (Il retient Ringard qui veut s'élancer vers Maxime.)

RINGARD, se débattant.

Je te le défends! Tu ne sais pas qu'avec cinq cents francs... C'est assez pour faire milles sottises !

GEORGES, le retenant toujours.

Oui, à dix sous, l'une dans l'autre !

RINGARD.

Oh ! je les aurai !

GEORGES.

Sauve-toi, Maxime !

RINGARD, qui n'a pas cessé d'être maintenu par Georges.

Qu'il s'en avise !

GEORGES.

Sauve-toi ! je le tiens !

RINGARD, irrité.

Lâchez-moi !

MAXIME.

Cinq cents francs !... cinq cents francs ! (Il sort en dansant.)

RINGARD, se débattant de plus belle.

Le malheureux ! Il va se perdre !

GEORGES, le tenant toujours.

Mais restez donc !... J'ai à vous parler d'affaires !

RINGARD.

Morbleu ! laissez-moi !... ou je ne réponds pas... (Il se dégage et sort vivement.)

GEORGES.

Il m'échappe !... (Prenant son chapeau.) Oh ! je le rejoindrai !... (Il sort en courant.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Une grande chambre chez madame Morissot. — A droite, premier plan, une petite porte. — Deuxième plan, une fenêtre ; — au bas de cette fenêtre, une table sur laquelle est une corbeille garnie de fleurs, pour donner au bal une air de fête. — à gauche, premier plan, une petite porte, — deuxième plan, un buffet-étagère garni de tasses, soucoupes, et autres vaisselles de soirée. — au fond, à droite, pan coupé, une porte. — du côté opposé, même disposition. — ces deux portes du fond s'ouvrent sur une pièce dans laquelle on pourra apercevoir quelques marchandises de l'état de madame Morissot. — Entre les deux portes du fond, une cheminée avec glace sans tain et pendule. — à droite et à gauche de la pendule, vases garnis de fleurs. — sur la cheminée, un petit miroir à main. — au plafond pend une vaste lampe à éclairage d'une ambitieuse insuffisance. — çà et là, chaises de paille ou fauteuils d'apparence modeste. — Toute cette décoration doit avoir une physionomie d'arrière-boutique du petit commerce.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, puis MADAME MORISSOT.

GEORGES, seul.

Madame Morissot ne revient pas!... Elle met bien du temps à faire ses additions! Ce sera lourd! Nous verrons si, après ça, elle a le

courage de m'éconduire. Je ne le crois pas... Et je suis venu exprès aujourd'hui. — Ah ! la voilà !

MADAME MORISSOT, entrant avec deux lampes allumées qu'elle dépose sur la cheminée.

Pardon, monsieur Georges, de vous avoir fait attendre... mais, vous savez, c'est aujourd'hui lundi, mon jour de réception... et on a toujours un tas de petits préparatifs...

GEORGES.

Quelle femme vous êtes, madame Morissot !... Plaisirs, affaires, vous menez tout à la fois !

MADAME MORISSOT.

Voici votre facture. (Elle la lui remet.)

GEORGES.

Et ça se monte ?...

MADAME MORISSOT.

A douze mille deux cent cinquante francs !

GEORGES.

Ah ça ! pourquoi donc le palissandre est-il si cher ? Est-ce parce qu'il est moins beau que l'acajou ?

MADAME MORISSOT.

Oh ! fi ! l'acajou !

GEORGES, qui tient et a ouvert son portefeuille.

Allons, allons, vous êtes bien heureuse que je ne sache pas marchander... Voici vos douze mille deux cent cinquante francs. (Il lui donne des billets de banque.)

MADAME MORISSOT, prenant les billets.

Merci. (Elle compte les billets et passe à gauche.) Et ce mobilier... C'est toujours pour Marionnette ? (Elle met les billets dans sa poche.)

GEORGES.

Du tout. Marionnette est détrônée !

MADAME MORISSOT.

Pour qui donc?... Sans être trop curieuse...

GEORGES

Pour une petite du Châlet-des-Iles.

MADAME MORISSOT.

En avons-nous meublé de ces femmes-là!

GEORGES, à part.

Si elle savait que c'est pour Julia!

MADAME MORISSOT.

Tenez, monsieur Georges, je ne vous connaissais pas aussi papillonneur... Sans ça... A propos, M. Ringard a dû vous remettre un billet de ma part?...

GEORGES.

Il me l'a remis, ce billet!... il n'est pas doux!... Comment, madame Morissot, vous me mettez en interdiction?

MADAME MORISSOT.

Dam! c'est désolant!... mais les jeunes filles qui viennent chez moi... S'il arrivait quelque chose... je suis, pour ainsi dire, responsable... et je crains, comme on dit, d'avoir introduit le loup...

GEORGES.

Le loup!... C'est ça! traitez-moi tout de suite de bête féroce!

MADAME MORISSOT.

Allons, ne nous fâchons pas... Vous êtes un client trop précieux!...

GEORGES.

Je peux donc rester?...

MADAME MORISSOT.

Je n'irai pas vous renvoyer aujourd'hui... ce serait malhonnête... et ça déplairait peut-être à M. Maxime, qui est votre ami.

GEORGES.

Ah! ah! madame Morissot!... C'est votre Benjamin, celui-là!...

vous le couvez tout doucement, comme un œuf... d'où il doit sortir un gendre!

MADAME MORISSOT.

Eh! bien, je ne m'en cache pas... Sa position est peu brillante... mais un excellent sujet!... D'ailleurs, Denise en est coiffée!... Mais lui plaît-elle?... Voilà la question!... Car, jusqu'à présent, M. Maxime est d'une réserve...

GEORGES.

Savez-vous pourquoi?

MADAME MORISSOT.

Je l'ignore.

GEORGES.

Votre fille a une rivale.

MADAME MORISSOT.

Une rivale!... Je parie que c'est la nièce de la mercière?

GEORGES.

Euterpe! la divine Euterpe!...

MADAME MORISSOT.

Euterpe!... Je ne connais pas d'Euterpe dans le quartier...

GEORGES.

La Muse de la musique.

MADAME MORISSOT.

Oh! que vous m'avez effrayée!.. Car, voyez-vous, Monsieur Georges, si je réunis des jeunes gens toutes les semaines, c'est dans l'espoir que Denise trouvera un mari de son goût.

GEORGES.

C'est bien calculé. (A part.) Une souricière matrimoniale!

MADAME MORISSOT.

Mais c'est comme un sort! Tous les ans, il se fait chez moi des mariages.., et celui de ma fille n'aboutit jamais!

SCÈNE II

LES MÊMES, DENISE et JULIA, endimanchées.*

DENISE, avec des assiettes chargées d'oranges, venant de gauche.

Tout est fait. Voici des rafraîchissements... (Elle va les porter sur la table.)

JULIA, portant d'autres assiettes, et à part voyant Georges.

Ah ! c'est lui ! (Elle va aussi porter les assiettes sur la table.)

GEORGES, les saluant.

Mesdemoiselles...

DENISE.

Bonjour, Monsieur Georges.

MADAME MORISSOT.

Comment, Denise, tu n'es pas encore habillée ?

DENISE.

Je n'ai pas eu le temps... demandez à Julia.

JULIA.

C'est vrai ; nous n'avons fait qu'éplucher des oranges.

MADAME MORISSOT.

Allons, dépêche-toi : notre monde ne peut tarder. (Elle va à la cheminée.)

DENISE, descendant à gauche.

Oh ! soyez tranquille, je serai prête ! (Elle va pour sortir et revient.) Ah ! j'oubliais !... Il y a, dans le magasin, une demoiselle qui vous demande.

* Madame Morissot, Julai, Denise, Georges.

MADAME MORISSOT, descendant en scène.

A-t-elle dit son nom?

DENISE.

Oui : mademoiselle Mimi.

JULIA.

Mimi!

MADAME MORISSOT.

Bon! je sais ce que c'est!... une ouvrière qui désire être admise ànos soirées.

DENISE.

Encore une! La connaissez-vous du moins?

MADAME MORISSOT.

Elle m'a été recommandée par une amie, madame Bernard, femme de charge dans une grande maison.

DENISE.

Ah! mais... les grandes maisons... je n'y ai déjà pas tant de confiance!... faudra voir!

JULIA.

Oh! nous saurons bien vite à quoi nous en tenir.

DENISE.

Il me semble que nous étions déjà bien assez!

GEORGES, à part.

Elle craint la concurrence.

DENISE.

Vous feriez mieux d'inviter des jeunes gens... il en manque toujours!...

JULIA.

Je suis sûre que ce n'est pas l'avis de M. Georges?

GEORGES.

C'est selon. Est-elle jolie, cette demoiselle?

DENISE.

Ah! pour moi, elle ne me plairait pas!

GEORGES, à part.

Alors, je suis fixé.

MADAME MORISSOT, la faisant passer devant elle.

Pendant que je vais la recevoir, achève ta toilette.

DENISE.

Oh! ce ne sera pas long! (Mme Morissot et Denise sortent par le fond, à droite.)

SCÈNE III

GEORGES, JULIA. (Un temps. Julia, embarrassée, remonte à la cheminée où elle s'occupe des fleurs et des lampes.) *

JULIA.

Vous ne serez pas en retard aujourd'hui, M. Georges; vous voilà le premier arrivé.

GEORGES, allant à elle.

Oui; j'avais une facture à régler avec madame Morissot... un mobilier dont j'ai fait l'acquisition.

JULIA.

Pour vous?

GEORGES.

Oh! quand un jeune homme achète des meubles... c'est rarement pour lui.

JULIA.

C'est donc pour une femme?

GEORGES.

Mon Dieu! oui... c'est pour une femme!

* Georges, Julia.

JULIA, descendant à droite.

Ah ! une nouvelle conquête?

GEORGES.

Est-ce une conquête?... je n'en suis pas bien sûr... et je vous prierai de me donner votre avis là-dessus.

JULIA.

Moi ! je la connais donc ?

GEORGES.

Un peu !...

JULIA.

Vient-elle chez madame Morissot ?

GEORGES.

Elle y vient.

JULIA.

Y sera-t-elle ce soir?

GEORGES.

Elle y sera.

JULIA.

Vous me la montrerez?

GEORGES.

Tout de suite. (Il prend sur la cheminée le petit miroir à main.)

JULIA.

Comment ?

GEORGES, allant près d'elle.

Vous désirez la connaître... (Lui offrant le miroir.) Regardez !...

JULIA, confuse.

Moi ! quelle plaisanterie !

GEORGES, reposant le petit miroir sur la cheminée.

Non, Julia ! C'est pour vous que j'ai acheté ce mobilier... sans savoir si vous daigneriez l'accepter...

JULIA.

L'accepter ! Y pensez-vous ?

GEORGES.

De plus, j'ai loué, rue de Trévise, un bijou d'entresol... Et c'est là qu'en ce moment on emménage le palissandre... Car c'est du palissandre !...

JULIA, passant à gauche.

Vous avez pu supposer..

GEORGES, le suivant.

Tapis, tentures, rideaux Pompadour...

JULIA.

Monsieur Georges !...

GEORGES.

Enfin, un petit temple doré sur toutes les coutures... et dont il ne tient qu'à vous d'être la divinité ! (On entend du bruit au dehors.)

JULIA.

Taisez-vous ! on vient !... On pourrait croire...

GEORGES, à part.

Elle n'a pas dit non !... Tout va bien !... Je vais surveiller le palissandre et je reviens. (Il sort sans être vu, par la petite porte de droite.)

SCÈNE IV

DENISE, JULIA, LES INVITÉS.

DENISE, entrant du fond, à gauche, avec les invités.

Oh ! pardon, pardon, mademoiselle... excusez-moi si je n'étais pas là pour vous recevoir...

LES DEMOISELLES.

Bonjour, Julia!

DENISE.

Maman va venir. Ah ! vous ne savez pas... elle a recruté une danseuse de plus... une nouvelle qu'elle va nous présenter !

TOUS.

Une nouvelle!

DENISE.

Tiens! où est donc monsieur Georges?

JULIA.

En effet, il a disparu.

DENISE.

Encore un danseur qui nous échappe!

TOUS.

Ah ! quel ennui!

JULIA.

Bah! il ne faut pas que son absence nous empêche de nous amuser.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME MORISSOT et HÉLÈNE.

MADAME MORISSOT, dans la coulisse au fond, à droite.

Venez, mademoiselle, et n'ayez pas peur..

DENISE, qui a regardé.

Attendez! voici maman avec la nouvelle... Oh! dites donc, elle a des gants paille! Quel genre!

MADAME MORISSOT, entrant avec Hélène. *

Mes amis, je vous présente une camarade... mademoiselle Mimi, ouvrière...

JULIA.

Ouvrière... en quoi?

HÉLÈNE, à part.

Que répondre? (Haut.) Repriseuse de cachemires!...

MADAME MORISSOT.

Je vous la recommande! (Tout le monde salue Hélène, qui fait une révérence très-distinguée).

DENISE, aux autres, se moquant d'Hélène.

Oh! cette révérence!... (Tout le monde rit. Hélène, pendant toute cette scène, prend aussi sa bonne part de gaieté.)

MADAME MORISSOT, aux anciens invités.

Allons! voilà déjà que vous ricanez! (A Hélène.) C'est qu'aussi ma petite, vous saluez comme une danseuse à qui on a jeté une couronne!

DENISE, à Hélène.

Pas tant de manières, allez!

JULIA, de même.

Nous sommes des gens sans façon.

HÉLÈNE.

Excusez-moi... J'ai si peu l'habitude...

DENISE.

Vous n'allez pas dans le monde... ça se voit!

JULIA.

C'est égal, vous n'en êtes pas moins la bienvenue! (Elle tend la main à Hélène.)

* Denise, Madame Morissot, Hélène, Julia.

HÉLÈNE, lui serrant la main.

Je vous remercie de m'encourager... et je tâcherai d'être moins gauche... en prenant modèle sur vous.

DENISE.

Et vous ferez bien !

JULIA.

D'abord, vous avez une toilette !... Comment êtes-vous fagotée ? un bouquet avec une robe de jaconas... un tablier et des gants paille! (Riant.) Ah ! ah ! ah !

HÉLÈNE.

Dame! il me semblait...

JULIA.

Tout ça jure, ma chère !

DENISE, à Hélène.

Vous avez l'air d'une déesse qui a reçu de la pluie.

JULIA, de même.

Et qui a perdu la moitié de sa dorure.

TOUS, riant.

Ah! ah ! ah !

HÉLÈNE.

Que voulez-vous! j'ignorais... Quand on vient dans une maison pour la première fois...

DENISE.

C'est égal, si vous aviez un peu d'usage...

HÉLÈNE.

J'en conviens! Mais, pour l'avoir comme vous, je n'ai pas été dans les sociétés où il aurait fallu que j'allasse.

DENISE, s'exclamant.

J'allasse! j'allasse!

TOUS, riant.

Ah! ah! j'allasse!

DENISE.

Elle fait des cuirs!

HÉLÈNE.

Quoi donc? qu'ai-je dit?

MADAME MORISSOT.

Vous avez dit *que j'allasse!* Où allez-vous chercher ça?

JULIA.

Pourquoi ne pas parler comme tout le monde?

HÉLÈNE, à part.

Allons, je ne brille pas rue Mauconseil! Ah! Monsieur Georges, voilà à quoi vous m'exposez!

MADAME MORISSOT.

Laissons ça!... et en avant la danse!

DENISE.

Mais, maman, nous ne sommes pas au complet.

MADAME MORISSOT.

Qu'est-ce qui manque?

DENISE.

D'abord, M. Maxime!

MADAME MORISSOT.

C'est juste... Et son parrain, M. Ringard.

HÉLÈNE, à part.

Maxime! Serait-ce l'ami de Georges?

JULIA.

Avec tout ça, il est déjà neuf heures!

HÉLÈNE, tirant sa montre.

Oh! je ne crois pas: Il est huit heures un quart seulement!

JULIA.

Oh ! la jolie montre!

TOUS, s'approchant.

Une montre!

DENISE.

En émail ! entourée de perles ! et avec une chaîne ! (à part.) Elle est bien cossue pour une ouvrière !

SCÈNE VI

LES MÊMES, RINGARD, habillé à neuf en fin drap noir, avec gilet blanc, cravate blanche, chapeau lustré, chaussure vernie, et tenant une canne de jonc à pomme d'or.

RINGARD, entrant par le fond.

Salut à la bande joyeuse!

TOUS.

M. Ringard !

DENISE.

Vous êtes tout seul?

RIGNARD.

Maxime va paraître ; il donne sa dernière leçon.

HÉLÈNE, à part.

Des leçons ! c'est bien ça!

MADAME MORISSOT, qui a examiné Ringard.

Ah! M. Ringard... je tombe de toute ma hauteur!

RINGARD.

Prenez garde de vous blesser.

MADAME MORISSOT, émerveillée.

Dieu! que vous êtes joli!

DENISE, de même.

Que vous me semblez beau! sans mentir, si...

JULIA, de même.

Ce n'est plus M. Ringard! on nous l'a changé!

RINGARD.

C'est vrai, je ne me reconnais plus moi-même.

MADAME MORISSOT.

Tout flambant neuf... des pieds à la tête!

RINGARD.

Je me suis vu, tout à l'heure, dans une glace... et je me suis salué.

MADAME MORISSOT.

Un parent vous a donc laissé sa garde-robe?

JULIA.

A moins que vous n'ayez dévalisé une confection?

RINGARD.

Ce n'est pas ça! Figurez-vous que, cette nuit, je dormais à défier les marmottes... lorsque je suis éveillé par un bruit dans la serrure... Mes oreilles se dressent et mes cheveux aussi!... on ouvrait ma porte! J'aurais donné beaucoup pour avoir un révolver... mais non!... pas même une allumette chimique! Toutefois, dans l'ombre, j'aperçois un fantôme qui s'avance à pas de loup jusqu'à mon lit!...

DENISE.

Ah! ça me donne la chair de poule!

RINGARD.

C'était le moment de lui sauter à la gorge... Je me renfonçai sous ma couverture!... Alors, je sens qu'on enlève ma vieille re-

dingote, que j'étends sur mes pieds pour me tenir chaud... (c'est moins cher que du bois...) et je voulais crier : « Au voleur, à l'assassin ! » Mais ma voix était figée et je restai muet!...

DENISE.

Moi, j'en serais morte!

RINGARD.

Enfin, la porte se referme!... je me tâte! je n'avais reçu aucun coup de poignard! le jour arrive... et, jugez de mon étonnement, quand, à la place de mes vieux habits, qui dataient de la comète... pas celle de 1811... j'aperçois ces vêtements somptueux !

DENISE.

Tiens, c'est comme dans les contes de fées!

JULIA.

Vous n'avez pas perdu au change!

RINGARD.

Je sonne... j'appelle... Maxime arrive tout penaud : et, après bien des détours, il m'avoue que c'est lui qui m'a joué cette farce-là.

DENISE.

Monsieur Maxime!

MADAME MORISSOT.

Et avec quoi ? lui qui est toujours si léger d'argent!

RINGARD.

Il avait cinq cents francs, le malheureux!

TOUS.

Cinq cents francs!

RINGARD.

Des billets de concert que monsieur Georges lui a placés.

HÉLÈNE, à part.

Eh! quoi, ce serait..

RINGARD.

Et voilà l'usage qu'il en a fait! Sous prétexte que c'est ma

fête, il m'achète ce travestissement !... jusqu'au chapeau... qui m'est trop large... (il le fait voir. Tout le monde rit.) et une tabatière, qui est trop grande ! et un jonc à pomme d'or, qui est trop petit !.. Les cinq cents francs y auront passé !.. (il fait plier son jonc avec coquetterie.)

JULIA.

L'avez-vous remercié, au moins?

RINGARD.

Moi ! j'étais furieux ! et je commençais à l'accabler de reproches...

DENISE.

Comment ! vous avez eu le cœur...

RINGARD.

Oui ! mais je ne sais comment cela s'est fait... avant d'avoit terminé ma phrase, je me suis trouvé dans ses bras !

JULIA.

Ah ! que c'est bien de la part de monsieur Maxime !

MADAME MORISSOT.

Oui ! un trait superbe !

DENISE.

J'en pleurerais presque !

HÉLÈNE, à part.

En effet, c'est un digne garçon ! (Mme Morissot, Denise, Julia et les invités remontent la scène et causent.)

RINGARD.

Tout ça est fort bien... mais je n'ose plus faire un mouvement... je crains de m'abîmer... Oh ! il me le paiera !

HÉLÈNE.

Pardon ! ce monsieur Maxime n'est-il pas un musicien... compositeur ?...

RINGARD.

Oui, mademoiselle, compositeur de première force! sa renommée a pu aller jusqu'à vous ?

HÉLÈNE.

N'est-il pas l'auteur d'une romance... que j'ai entendue chez une dame pour laquelle je travaille ?

RINGARD.

Sans doute... *Rêve d'amour*... Un chef-d'œuvre !

HÉLÈNE.

Elle m'a paru fort jolie ! je n'ai fait que de l'entendre et je l'ai retenue ! (Ringard passe à gauche.)

JULIA, à Hélène.

Vous la savez ? Oh ! chantez-nous la... puisqu'on ne danse pas encore !

DENISE.

Oui ! chantez-nous la !

RINGARD.

Je vais vous la chanter, moi ! (Il chante.)

« La nuit, je...

JULIA, l'interrompant.

Non ! pas vous ! mademoiselle Mimi.

TOUS.

Oui, oui !

HÉLÈNE.

A défaut d'autre mérite, j'aurai celui de ne pas me faire prier.

DENISE, à part.

Ah ! c'est heureux !

HÉLÈNE.

Air nouveau.

La nuit, je rêve d'une femme
Et je me vois à ses genoux....
Du bonheur qui remplit mon âme
Le ciel même serait jaloux!
D'un regard ivre de tendresse.....

SCÈNE VII

Les Mêmes, MAXIME *.

MAXIME, accourant du fond.

Fa dièze! sapristi! fa dièze!

TOUS.

C'est lui!

MAXIME.

Qu'est-ce qui écorche ma musique? que je l'étrangle!

HÈLÈNE.

C'est moi, monsieur!

MAXIME, à part.

Oh! la jolie petite femme!

RINGARD.

Il faut vous dire que mon filleul a l'oreille très-susceptible!... Quand je chantonne, par hasard, il dit que c'est signe de pluie!

JULIA.

Comme les paons! (On rit.)

* Ringard, Madame Morissot, Denise, Maxime, Hélène, Julia.

HÉLÈNE.

Monsieur, je suis désolée...

MAXIME.

Pardon, mademoiselle... mille pardons !... Je croyais que c'était Denise.

DENISE.

Moi... c'est honnête ! Et vous vouliez m'étrangler?...

MAXIME, à Hélène.

Continuez donc... je vous écoute.

HÉLÈNE.

Devant vous? devant l'auteur de la romance? je l'écorcherais bien davantage !

MAXIME.

Ça ne fait rien... Ma musique est trop heureuse... et moi aussi !... Continuez donc, je vous prie.

DENISE, à part.

Il ne m'en a jamais dit autant ! (On entend, dans la coulisse, le prélude d'une valse.)

MADAME MORISSOT.

Allons, messieurs, la main aux dames! (Les jeunes gens font leurs invitations : madame Morissot sort avec Julia, et les valseurs les suivent. Maxime et Hélène restent en scène, ainsi que Denise qui les observe, et Ringard qui cause, à gauche, avec un invité.)

MAXIME, à Hélène.

Mademoiselle, tout à l'heure, j'ai été un peu... vif... Prouvez-moi que vous n'avez pas de rancune, en m'acceptant pour cavalier.

DENISE, à part,

Il l'invite !

HÉLÈNE, acceptant.

Il faut bien me faire pardonner le fa dièze !

MAXIME, à part.

Elle est charmante!

DENISE, d'un petit air piqué.

Eh! bien, et moi! Je comptais sur vous, monsieur Maxime!

MAXIME.

Mais vous, Denise, vous êtes de la maison... tandis qu'une nouvelle venue. on doit lui faire les honneurs...

HÉLÈNE, à Maxime.

Cependant, si vous avez promis...

DENISE,

Oh! c'est inutile! on n'est pas embarrassée! (Apercevant l'invité qui cause avec Ringard.) Et la preuve... (A l'invité en lui prenant le bras.) Avec plaisir, monsieur!

L'INVITÉ, un peu ahuri.

Oui, mademoiselle... certainement..... (Denise sort avec lui et l'entraîne. Hélène et Maxime sortent par le fond. La valse se fait entendre dans la coulisse.)

SCÈNE VIII

RINGARD, seul, regardant sortir Hélène et Maxime.

Hum! hum! Cette jeune fille... je ne l'ai jamais vu aussi empressé auprès d'une femme. Oh! un feu de paille... qui ne laissera pas même de cendres!... demain il n'y pensera plus... Et si M. Georges lui ressemblait... mais, lui!.. Relisons un peu sa réponse à ma lettre. (Il s'assied à droite et tire de sa poche une lettre qu'il lit.) « Cher monsieur Ringard, dans la lettre que j'ai reçue de vous ce » matin, vous m'offrez, au nom d'un tiers, cent cinquante mille » francs de la ferme dont j'aurais voulu deux cent mille francs; » s'y j'y réfléchissais... mais je n'ai pas le temps de réfléchir et je

» la donne au prix que vous m'offrez... » (parlé) Il a raison... c'est donné !... et, s'il savait que c'est moi, Ringard, qui suis son acquéreur !... (se levant) C'est fort mal ! Je profite de sa gêne ! J'exploite ses passions ! mais suis-je donc si coupable ? (Pendant tout ce monologue de Ringard, on ne cesse pas d'entendre la musique de la valse, musique de violons et de clarinette. — A travers la glace sans tain, on voit traverser Maxime et Hélène qui valsent ensemble.) Je passe sous la fenêtre d'un prodigue... il en tombe de l'argent... tôt ou tard, quelqu'un le ramasserait... il en ferait sans doute un mauvais usage... (Maxime et Hélène entrent en polkant et descendent la scène) tandis que moi... Eh ! bien, oui... voilà comme on transige avec la délicatesse ! et certainement, si mon intérêt seul était en jeu... mais il ne s'agit pas de moi, il s'agit... (Maxime et Hélène le heurtent en dansant.) Maladroit ! fais donc attention ! (Il était en train de prendre une prise, mais les deux polkeurs, en le heurtant, lui ont fait renverser tout le tabac qu'il avait dans sa tabatière.)

SCÈNE IX

RINGARD, MAXIME, HÉLÈNE *.

MAXIME, s'arrêtant.

Tiens ! c'est vous, parrain ! je ne vous voyais pas...

RINGARD.

Tu es donc bien préoccupé ?

MAXIME.

Ah ! c'est la polka... quand on a une bonne danseuse... C'est si enivrant !... si renversant !

RINGARD, montrant sa tabatière vide.

Je m'en aperçois ! (Il remet sa tabatière dans sa poche.)

* Hélène, Maxime, Ringard.

HÉLÈNE, allant à Ringard *.

Veuillez, monsieur, nous excuser tous deux... Car je suis de moitié dans sa faute.

RINGARD, à part.

De la grâce... de la distinction ! Diable ! diable !

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME MORISSOT.

MADAME MORISSOT, venant du fond à gauche.

Eh ! bien, monsieur Ringard, et cette fine partie de bézigue ?... vous voyez une femme qui vous attend de pied ferme !

RINGARD.

J'y vais ! j'y vais ! (A part.) Il faudra que je les surveille.

MADAME MORISSOT.

Voyons, lambin, venez-vous ? (Elle sort par le premier plan de droite.)

MAXIME.

Mais allez donc, parrain. On vous attend !

RINGARD, à part.

Il me renvoie ! Diable ! diable ! (Haut.) Je vous suis, madame Morissot. (Il sort.)

* Maxime, Hélène, Ringard.

SCÈNE XI

MAXIME, HÉLÈNE, puis DENISE *.

MAXIME.

Sans compliment, mademoiselle, vous dansez comme Giselle en personne !

HÉLÈNE.

Je valse donc mieux que je ne chante ?

MAXIME.

Mais vous ne chantez pas mal !...

HÉLÈNE.

Au fait, pour une ouvrière...

MAXIME.

Oui, si vous vouliez chanter la *Norma*, aux Italiens... ça ne suffirait pas... mais, pour une ouvrière...

DENISE, qui vient d'entrer, à part.

Seuls... tous les deux ! (Haut) Pardon... ne vous dérangez pas !

MAXIME.

C'est vous ? je vous en prie, Denise, laissez-moi respirer... la valse est à peine finie !

DENISE, se dirigeant vers la table **.

Vous croyez donc que je cours après vous ? On n'y pense seulement pas ! (Prenant une assiette d'oranges sur la table.) Je viens chercher des oranges... parce qu'il fait si chaud là-bas...

* Hélène, Maxime.

** Hélène, Maxime, Denise.

MAXIME.

Des oranges ! moi qui n'y songeais pas ! (Il lui prend l'assiette des mains et la présente à Hélène.) Mademoiselle, un quartier d'orange?...

DENISE, à part.

C'est à elle qu'il en offre !

HÉLÈNE.

Volontiers... mais après mademoiselle.

MAXIME.

Du tout... prenez d'abord ! Denise est de la maison !

HÉLÈNE, ôtant son gant.

Attendez alors que j'ôte mon gant. (Elle passe devant Maxime.)

DENISE, à part.

Ses gants paille ! Chipie, va !...

MAXIME.

Ne vous pressez pas... Trop heureux de vous servir !...

DENISE, à part.

En faut-il de la patience !

HÉLÈNE, prenant un quartier d'orange.

Mille remercîments.

DENISE, à Maxime.

Ah ! voyez donc !

MAXIME.

Quoi ?

DENISE.

Ce diamant... au doigt de mademoiselle !...

HÉLÈNE, à part.

Oh ! ma bague !

MAXIME, d'un ton soupçonneux.

En effet !... ce diamant est d'une grosseur !...

HÉLÈNE, à part.

J'ai eu tort de le garder.

MAXIME.

Et surtout d'un éclat !

HÉLÈNE.

Une bagatelle !...

DENISE.

Pour vous payer des bagatelles comme ça, vous devez gagner gros dans les cachemires ?...

HÉLÈNE.

Oui... c'est un article qui va assez bien.

MAXIME.

Ah ! mademoiselle travaille ?

DENISE.

A cent francs par journée à ce qu'il paraît !

MAXIME.

Au fait ! pourquoi pas ?... (A part.) C'est égal... Voilà qui est singulier ! (On entend le prélude d'un quadrille.)

DENISE.

Vous ne venez pas, monsieur Maxime ?

MAXIME, lui rendant l'assiette.

Pas à présent; je suis trop fatigué...

DENISE, à part.

C'est pour rester avec elle !...

MAXIME.

Mais vous, Denise, ne perdez pas une contredanse... allez ! allez !

DENISE.

On y va ! c'est bon ! (A part.) Oh ! je n'y tiens plus... et je vas tout raconter à maman ! (Elle sort par le fond, à gauche, en emportant l'assiette.)

SCÈNE XII

MAXIME, HÉLÈNE. *

MAXIME.

On voit bien que Denise n'est pas connaisseuse ! elle se figure que votre bague... C'est du strass, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE.

Si je vous disais oui, je mentirais... C'est un diamant véritable.

MAXIME.

Ah ! tant pis !

HÉLÈNE.

Tant pis ?

MAXIME.

J'aurais préféré du strass.

HÉLÈNE.

Auriez-vous le mauvais goût d'aimer les pierres fausses ?

MAXIME.

C'est selon... cela dépend des personnes qui les portent ! Le strass a son mérite... on peut le payer avec un travail d'ouvrière... au lieu qu'un bijou de cette valeur...

HÉLÈNE.

Ah ! oui !... On ne le paie pas... on le reçoit !... Voilà ce que vous voulez dire ?

MAXIME.

Moi ! je ne dis rien... je ne suppose rien... mais d'autres pourraient s'imaginer... enfin, croyez-moi, cachez ce diamant... ne le montrez pas ici !

* Maxime, Hélène.

HÉLÈNE.

Il n'est plus temps... on l'a vu; et, quoi que vous en disiez, vous le regardez comme suspect !

MAXIME.

Que voulez-vous que je pense ?... à moins que vous ne me disiez de qui vous le tenez.

HÉLÈNE.

Vous êtes curieux !

MAXIME.

Oh ! je ne vous le demande pas ! Du moment que c'est un secret... je comprends ! il y a tant de jeunes gens riches... dont l'amabilité sort de chez le bijoutier... qui mettent de l'amour-propre à se ruiner pour les femmes !

HÉLÈNE.

Ils ont tort ; et, à mon avis, c'est une graude sottise.

MAXIME.

Mais non... pas si grande ! car ce sont eux qu'on écoute ! ce sont eux qui réussissent !

HÉLÈNE.

Pas toujours.

MAXIME.

Trop souvent du moins !... Je peux vous en citer un exemple ici !...

HÉLÈNE.

Ici ?

MAXIME.

Il y a, ici-même, une jeune fille... que j'avais prise en amitié, à cause de sa conduite... Un jeune homme est venu... un de mes amis, Georges de Lussan...

HÉLÈNE, à part.

Georges de Lussan !

MAXIME.

Un excellent garçon... mais qui mène la vie comme son tilbury... au galop!.. De façon que cette pauvre Julia...

HÉLÈNE.

Ah ! c'est mademoiselle Julia qu'il courtise ?

MAXIME.

C'est elle... et chaudement, je vous en réponds !

HÉLÈNE, à part, avec indignation.

Quoi !... dans le moment où j'allais... Ah ! c'est infâme !

MAXIME.

Mais madame Morissot, qui a des accès de moralité superbes, l'a prié de rester chez lui... et je ne pense pas qu'il vienne ce soir.

HÉLÈNE, à part.

C'est bien là-dessus que j'ai compté !

MAXIME.

Jusqu'alors, elle est restée sage; toutefois, quand on assiége ces petites femmes-là avec l'artillerie du million...

HÉLÈNE.

Je conviens que les millions ont une grande portée !.. Et, si vous en aviez, monsieur Maxime, vous feriez sans doute comme les autres ?

MAXIME.

Je ne sais pas... je n'ai jamais essayé !... je travaille... je pioche... c'est ma seule passion !... et celle-là n'est pas dispendieuse !.. En musique, les soupirs ne coûtent qu'un peu d'encre !

HÉLÈNE.

Quoi ! vraiment, vous n'avez jamais aimé personne ?

MAXIME.

Personne... jusqu'à présent.

HÉLÈNE.

Pas même mademoiselle Denise ?

MAXIME.

Oh! Denise!... c'est mon antipathie!... D'ailleurs, si je me laisse jamais prendre à l'amour, ce ne sera pas pour une ouvrière!

HÉLÈNE.

Et vous me le dites... à moi! ce n'est pas galant!

MAXIME.

Oh! c'est que nos jeunes ouvrières... il y en a de bien jolies, de bien séduisantes... on les croit sages et désintéressées... on se laisse aller sans défiance... et, un beau jour...

HÉLÈNE, souriant.

Un beau jour, elles ont des diamants!

MAXIME.

Au fait, je ne sais pas pourquoi je vous dis tout ça... je vous connais à peine... Soyons gais! soyons fous! ne songeons qu'à la valse! (Il remonte la scène.)

SCÈNE XIII

Les Mêmes, MADAME MORISSOT, DENISE, RINGARD. *

DENISE, entrant la première par le fond à droite.

Oui, maman, soyez ferme... et dites-lui bien...

MADAME MORISSOT, suivie de Ringard.

C'est bon! je sais ce que j'ai à dire!

MAXIME.

Quoi donc?

MADAME MORISSOT, à Hélène.

Mademoiselle, vous voyez une femme bien affectée!

* Hélène, madame Morissot, Ringard, Denise.

HÉLÈNE.

Vous, ma bonne madame Morissot?

MADAME MORISSOT.

Je ne suis pas aussi bonne que j'en ai l'air... et, après ce que Denise vient de m'apprendre...

MAXIME, à part.

Oh! cette Denise!

MADAME MORISSOT.

Ça ne se passera pas comme ça, mademoiselle! je ne reçois que des femmes sans peur et sans reproche... et, quand on se faufile...

RINGARD.

Madame Morissot, il est inutile de citer le chevalier Bayard pour dire à mademoiselle qu'elle vous a trompée!...

HÉLÈNE.

Trompée! (A part.) Se douteraient-ils?...

RINGARD.

Trompée... c'est le mot! Pour entrer ici, vous prenez le titre d'ouvrière... et il est évident que vous n'appartenez pas à cette estimable catégorie.

MADAME MORISSOT.

Ça saute aux yeux!

RINGARD.

Le ton... les allures... le langage...

DENISE.

Mademoiselle *J'allasse!*

RINGARD.

Vous attaquez l'imparfait du subjonctif... et vous l'entourez de bijoux!

HÉLÈNE.

Eh ! bien, M. Ringard, quel mal y a-t-il à cela ? Je suis peut-être une princesse qui veut garder l'incognito.

MADAME MORISSOT.

Oui ! mais il y a princesse et princesse...

DENISE.

Sans doute !

RINGARD.

Une femme qui s'affluble en grisette, pour courir les bals... avec des diamants.,.

MADAME MORISSOT.

C'est très-louche !

DENISE.

Oh ! oui !

MAXIME, à part.

Voilà ce que je craignais !

RINGARD.

Et dans quel but ? dans quelle intention ?

DENISE.

L'intention ne peut pas être bonne !

RINGARD.

Elle est peut-être coupable !

MAXIME.

Oh ! parrain !

RINGARD.

Je ne te parle pas !

HÉLÈNE.

M. Ringard, vous n'êtes pas gracieux... et vos soupçons vont bien loin ! mais je ne m'en offense pas.

RINGARD, avec ironie.

C'est généreux !

HÉLÈNE.

Ils pourraient tout au plus m'embarrasser... mais ma situation... au milieu de vous... est tellement bizarre... que je suis presque tentée d'en rire.

RINGARD.

Ah ! cela vous amuse ?

HÉLÈNE.

Je l'avoue... et je vous pardonne vos conjectures.

RINGARD.

Trop bonne en vérité !

MADAME MORISSOT.

Je crois qu'elle se moque de nous !

RINGARD à Hélène.

Mais cela ne nous apprend pas qui vous êtes ?

MADAME MORISSOT.

Ni ce que vous venez faire chez moi !... (Elle passe derrière Hélène pour aller à gauche.)

HÉLÈNE, à part.

Je ne peux pourtant pas leur dire...

MAXIME, à part.

Elle ne répond pas !

MADAME MORISSOT.

Parlez ! ou sans cela, ma chère, je vous prierai poliment...

HÉLÈNE.

N'achevez pas !... j'entends à demi-mot... et je n'en garderai pas moins de votre bal un excellent souvenir.

DENISE, à part.

Elle va donc s'en aller !

MAXIME, à part.

Partir ! sans se justifier ! (Bruit de voiture.)

MADAME MORISSOT, allant à la fenêtre*.

Tiens ! on dirait qu'une voiture s'arrête à la porte !...

RINGARD.

Peut-être celle de madame !... Quand on a des diamants !...

DENISE, qui a regardé à la fenêtre où elle se tient près de sa mère et de Ringard, tout en causant avec eux, à voix basse, pendant les répliques suivantes, échangées entre Maxime et Hélène.

Non ! C'est monsieur Georges !

HÉLÈNE, troublée, à part.

Georges ! lui !

MAXIME.

Qu'avez-vous ?

HÉLÈNE.

J'ai des raisons pour l'éviter... Cachez-moi !

MAXIME.

Éviter Georges !

HÉLÈNE.

Cachez-moi, de grâce !

MAXIME.

Là ! dans cette chambre ! (Il indique et ouvre la porte de gauche.)

HÉLÈNE.

Merci ! (Elle entre vivement à gauche. — En ce moment, Ringard, madame Morissot et sa fille venaient de se retourner vers elle.)

MADAME MORISSOT.

Comment ! Elle se sauve !

DENISE.

Quand monsieur Georges arrive !

* Hélène, Maxime, Ringard, madame Morissot, Denise.

RINGARD.

Ah ! ah ! ça se complique ! ça prend des proportions...

DENISE.

Oh ! elle n'en est pas quitte ! et je vais là-bas prévenir tout le monde ! (Elle sort par le fond à droite.)

MAXIME, à part, avec chagrin.

Oh ! non ! je ne veux pas le croire !

SCÈNE XIV

MAXIME, MADAME MORISSOT, RINGARD, GEORGES*.

GEORGES, entrant.

Eh bien ! est-ce qu'on ne danse pas ? Me voilà disposé à regagner le temps perdu !. . et, à moins qu'il n'y ait plus de danseuses disponibles...

MADAME MORISSOT.

Si fait ! nous en avons une à vous offrir !

RINGARD.

Oui, une nouvelle venue... qui ne vous est pas étrangère !

GEORGES.

Ah ! bah ! son nom ?...

MAXIME.

Mimi !

GEORGES.

Mimi ! Attendez donc !... Ah ! celle dont vous me parliez tout à l'heure...

* Maxime, Ringard, Georges, madame Morissot.

MADAME MORISSOT.

Justement !

MAXIME.

Tu la connais ?

GEORGES.

Non ! dans mon souvenir, il n'est resté aucune Mimi !

RINGARD.

Vous l'aurez oubliée dans le nombre... Et ça m'explique pourquoi elle ne veut pas se trouver avec vous.

GEORGES.

Ah ! elle me fuit ?

MADAME MORISSOT.

Elle se cache là... dans cette chambre !

GEORGES.

Elle se cache ! (A part.) Ce ne peut être que Marionnette !... Elle me poursuivra donc partout !

RINGARD.

Ceci doit vous mettre sur la voie ?

GEORGES.

Oui, je devine... à peu près...

MAXIME.

Ah ! tu saurais...

GEORGES.

Selon toute apparence, Mimi est un nom d'emprunt.

RINGARD.

Oui, Mimi-Bamboche ! Et dire qu'il y a des imbéciles qui aiment ces femmes-là !

GEORGES.

Bien obligé !

RINGARD.

Je ne dis pas ça pour vous !

MADAME MORISSOT.

Avec tout ça, ma maison est compromise !

RINGARD.

Vous voilà en concurrence avec *la Closerie des lilas !*

GEORGES.

Tenez... je vais lui signifier sans ménagements... (Il se dirige vers la porte.)

MAXIME, lui barrant le passage *.

Non, Georges... je t'en prie !

RINGARD.

Tu prends sa défense ?

MAXIME.

Eh bien ! oui, là, je la prends !

RINGARD.

Une déhontée !

MAXIME.

Soit ! mais c'est une femme !

GEORGES.

Ah ! çà, mon bon Maxime... est-ce que par hasard... (Riant.) Ah ! ah ! t'aurait-elle fasciné ?

MAXIME.

Tu ris !... Mais ce n'est pas drôle !

GEORGES.

Si elle te plait, enlève mon Ariane... tu me rendras service !

* Ringard, Maxime, Georges, madame Morissot.

MAXIME.

Moi !

RINGARD, passant entre Maxime et Georges.

Mais c'est une abomination !... vous démoralisez mon filleul !

GEORGES.

Bah ! ça le dégourdira !

RINGARD.

Que je le voie se dégourdir !

MADAME MORISSOT.

Soyez tranquille : c'est à moi d'expulser cette créature... et ce ne sera pas long ! (Elle va vers la gauche.)

GEORGES.

C'est ça, madame Morissot...

RINGARD.

D'autant mieux que j'ai à causer en particulier avec M. Georges.

GEORGES, lui prenant le bras.

A nous deux, terrible parrain ! (Ils entrent à droite, premier plan.)

SCÈNE XV

MAXIME, MADAME MORISSOT, HÉLÈNE.

MAXIME.

Madame Morissot, mettez-y de la douceur...

MADAME MORISSOT.

Soyez tranquille ! (Ouvrant la porte de gauche à Hélène.) Sortez, madame !

HÉLÈNE, sur le seuil.

Est-il parti?

MADAME MORISSOT.

Il est dans la chambre voisine... et je vous conseille, madame...

HÉLÈNE, qui entre en scène et passe devant madame Morissot.

Madame! .. Vous ne m'appelez plus mademoiselle?...

MADAME MORISSOT.

Non! vous êtes une dame!... Une petite damo!... Vos qualités sont connues!....M. Georges nous a mis au fait...

MAXIME.

Oui... il prétend que vous avez été...

HÉLÈNE.

Oh! je sais... j'étais là, l'oreille au guet! Et vous l'avez cru, monsieur Maxime?

MAXIME.

Dites-moi que c'est un mensonge... et je ne croirai que vous!

HÉLÈNE.

Plus tard peut-être!...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, JULIA.

JULIA.

Ah! mademoiselle Mimi, vous êtes encore là?... Partez vite! Il n'est que temps!

MAXIME.

Qu'y a-t-il donc, Julia?

JULIA.

Un complot contre mademoiselle!

HÉLÈNE.

Un complot?

JULIA, à Hélène

Ils disent que vous êtes... que M. Georges... C'est Denise qui leur a monté la tête!...

HÉLÈNE.

Décidément, elle n'est pas mon amie!

MADAME MORISSOT.

Écoutez donc! quand elle voit son futur, M. Maxime...

MAXIME.

Moi, son futur!... Si elle attend, pour être ma femme, que je sois son mari...

MADAME MORISSOT, à Hélène.

Vous voyez! Il est ensorcelé!...

JULIA.

D'après tout ce que j'apprends, j'ai peut-être tort de vous avertir... Mais, malgré moi, je me sens de l'amitié pour vous... et je ne veux pas qu'il vous arrive de peine!

HÉLÈNE.

C'est bien! je pars... (Elle remonte et s'arrête.) Mais nous nous reverrons, mademoiselle Julia!... (A Maxime.) A bientôt, mon cher professeur!

MAXIME, à part, surpris.

Son professeur!

MADAME MORISSOT, à part.

A-t-elle du front!

On entend du bruit; Denise et les invités paraissent à la porte de droite, au fond.

Musique à l'orchestre jusqu'au baisser du rideau.

DENISE.

Venez tous !

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DENISE, les invités.

MAXIME, à Hélène.

Ne craignez rien, mademoiselle... (Se posant entre elle et les invités.) Le premier qui se permettrait...

HÉLÈNE.

Non, non ! point de querelle pour moi !.. Je me retire ! — Pardon, mes amis, d'avoir troublé vos plaisirs... Sans rancune, mademoiselle Denise !

DENISE, d'un ton sec.

Madame, je ne vous connais pas ! (Maxime reconduit Hélène jusqu'à la porte de droite. — Mouvement général pour suivre Hélène.)

MAXIME, barrant le passage.

Vous ne passerez pas ! (Hélène est sortie.)

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, RINGARD. *

RINGARD, venant du premier plan de droite.

Qu'est-ce qu'il y a ?

DENISE.

C'est monsieur Maxime qui protège la *princesse J'allasse !*

* Madame Morissot, Denise, Julia, Ringard, Maxime.

RINGARD.

Lui !

MAXIME.

Denise, vous n'êtes qu'une mauvaise langue !

DENISE, se contenant à peine.

Oh ! si je ne me retenais pas...

MAXIME.

Une petite vipère !

DENISE.

Vipère !... Tiens !... (Elle lui donne un soufflet.)

TOUS.

Un soufflet !

MAXIME.

Merci, Denise !... Au moins, je puis vous dire que je vous déteste !...

DENISE.

Maman ! maman ! il me déteste ! (Elle tombe évanouie sur un fauteuil à gauche. — Tout le monde s'empresse autour d'elle.)

MADAME MORISSOT.

Ma fille !..

RINGARD, qui est avec Maxime au premier plan de droite.

Mais, petit misérable... tu es donc amoureux de l'autre ?

MAXIME.

Ah ! parrain... Si j'étais riche !

RINGARD, à part.

Riche !... comme j'ai bien fait !

(Le rideau baisse sur les crispations de Denise qui jette des cris nerveux, et qu'on entoure.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un salon des plus somptueux chez la comtesse de Soligny. A droite, deuxième plan, une porte. A gauche, une autre porte faisant vis-à-vis. — Au fond, au milieu, porte principale : à la droite de cette porte, pan coupé, un piano avec son siége; sur le piano, des albums et des morceaux de musique détachés. — A gauche, premier plan, face au public, une table avec fauteuil. — A droite, face au public, deux fauteuils l'un près de l'autre. L'aspect général du mobilier doit être plein de luxe et de bon goût, pour qu'il se trouve en harmonie avec la fortune et les allures de la comtesse.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DUMONT, MADAME BERGERET.

(Au lever du rideau, Dumont est assis près de la table, à gauche, et est occupé à écrire. — Madame Bergeret est assise à droite et a un livre à la main.

MADAME BERGERET.

Eh bien, mon cher Dumont, est-ce terminé?

DUMONT.

J'en suis à la dernière ligne.

MADAME BERGERET.

Ah ! les notaires n'en finissent jamais ! on devrait inventer des notaires électriques !

DUMONT.

Je ne vois pas ce que les clients y gagneraient.

MADAME BERGERET, se levant.

J'aurais voulu que le contrat fût entièrement rédigé avant le retour de ma nièce.

DUMONT.

Il le sera... sans électricité.

MADAME BERGERET.

C'est une surprise que je lui ménage.

DUMONT.

Croyez-vous que la surprise soit bien agréable à madame la comtesse?... Voilà déjà deux fois que je prépare son contrat de mariage, et deux fois sans résultat !

MADAME BERGERET.

Oui... mais, aujourd'hui, j'ai bon espoir !

DUMONT.

Je ne blâme pas son hésitation : quelques personnes prétendent que M. Georges brûle un peu sa fortune par les deux bouts.

MADAME BERGERET.

Il est grand et généreux... ainsi qu'un gentilhomme doit l'être.

DUMONT, se levant et allant près de madame Bergeret.

Tenez, par suite du respectueux intérêt que m'inspire Mme la comtesse, je vais être indiscret... hier, pas plus tard, il a vendu, en mon étude, une ferme considérable qu'on lui a payée comptant.

MADAME BERGERET.

C'est tout simple... Il veut être en fonds pour faire à sa future de splendides cadeaux de noces. Vous n'entendez rien à tout cela, mon cher Dumont.

DUMONT.

Soit... et, si madame votre nièce est consentante...

MADAME BERGERET.

Elle consentira! Ce matin, elle est sortie avec Georges; ils sont allés au Bois se promener à cheval... et rien ne dispose à la tendresse comme une promenade à cheval par une belle matinée... avec le parfum des fleurs... les perles de la rosée... et la feuille tremblante au souffle du zéphir!

DUMONT.

Ah! si le zéphir se met de la partie... (Il retourne à la table et s'assied.)

MADAME BERGERET.

Vous autres notaires, vous n'avez aucune poésie dans l'âme! Mais, enfin, voilà pourquoi je vous ai fait venir. Hélène sera d'une humeur charmante... et nous profiterons du moment.

DUMONT.

Je ne demande pas mieux. (On entend la voix d'Hélène; puis celle de Georges.)

MADAME BERGERET.

Mais, ne sont-ce pas eux que j'entends? (Hélène paraît, suivie de Georges.)

SCÈNE II

DUMONT, assis à la table, MADAME BERGERET, GEORGES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, en amazone, une cravache à la main et de mauvaise humeur.

Non, monsieur, laissez-moi... je n'écoute rien!

GEORGES.

Comment, ma cousine, ça va continuer?

HÉLÈNE.

Toujours! *

MADAME BERGERET.

Qu'entends-je? on se querelle... après une promenade à cheval!

HÉLÈNE.

Où je ne suis allée que sur vos instances!

GEORGES.

Le fait est que ma cousine m'a boudé pendant toute la route... et, quand elle desserrait les dents, c'était pour me lancer les épigrammes les plus mordantes, les sarcasmes les plus amers...

MADAME BERGERET, à Georges.

Ce n'est rien! elle a parfois les nerfs tellement irritables...

DUMONT, à part.

C'est le parfum des fleurs!

GEORGES, à Hélène.

Auriez-vous quelques griefs contre moi?

HÉLÈNE.

J'en ai mille. (Elle passe près de madame Bergeret; Georges descend à droite.)

MADAME BERGERET.**

Mille!

GEORGES.

J'ai beau chercher, je n'en vois pas un.

MADAME BERGERET.

Qu'a-t-il fait?

* Madame Bergeret, Georges, Hélène.

** Madame Bergeret, Hélène, Georges.

HÉLÈNE.

J'en aurais trop à dire!... tout à l'heure encore, aux Champs-Élysées...

GEORGES.

Vraiment, vous me feriez un crime...

HÉLÈNE.

C'est de la dernière inconvenance!

MADAME BERGERET.

N'es-tu pas un peu trop sévère ?

HÉLÈNE.

Vous allez en juger vous-même.

GEORGES.

Permettez-moi de raconter à ma tante...

HÉLÈNE.

Voilà maintenant que vous me coupez la parole !

GEORGES.

Ah! vous êtes, ce matin, d'une humeur...

DUMONT, à part.

L'effet du zéphir!

MADAME BERGERET.

Mais, enfin, que s'est-il passé?

HÉLÈNE.

Je vais vous le dire... si monsieur ne s'y oppose pas!

GEORGES.

Je ne dis plus un mot.

HÉLÈNE.

En descendant l'avenue, nous avons été croisés par une foule de femmes... d'allures au moins équivoques... qui adressaient à monsieur des gestes très-significatifs... et monsieur y répondait par des saluts fort gracieux.

GEORGES.

Il me semble que la politesse la plus élémentaire...

MADAME BERGERET.

Non, Georges; ma nièce à raison... En certaine compagnie, on ne reconnaît pas ces femmes-là !

GEORGES.

Justement ! je saluais de confiance, sans les reconnaître... J'ai la vue si basse! (Il prend son binocle qu'il pose sur son nez.)

MADAME BERGERET.

Ah! c'est différent... s'il est myope!

GEORGES.

Au dernier point! Et tenez, la preuve, c'est que je n'apercevais pas monsieur Dumont, votre notaire, ici présent.

HÉLÈNE, allant à Dumont.

Vous, chez moi, monsieur Dumont! Auriez-vous à me parler d'affaires ?

MADAME BERGERET, vivement et remontant à gauche, près de Dumont. *

C'est moi qui ai mis monsieur en réquisition... Parce qu'une fois les clauses du contrat bien arrêtées...

HÉLÈNE, étonnée.

Le contrat! quel contrat?

MADAME BERGERET, passant derrière Dumont et allant à Hélène.

Celui que monsieur va te lire... ton contrat de mariage.

GEORGES. **

Excellente idée !

* Dumont, Madame Bergeret, Georges, Hélène.

** Dumont, Georges, madame Bergeret, Hélène.

* HÉLÈNE, froidement.

Ce n'est pas mon avis .. et jamais je n'ai été moins disposée qu'aujourd'hui ! (Elle pose sa cravache sur le fauteuil de droite. Georges remonte la scène.)

DUMONT, à part.

Je l'aurais parié !

MADAME BERGERET.

Encore des délais!... Allons, ma nièce, un bon mouvement!

GEORGES.

Ne soyez pas inflexible!

MADAME BERGERET.

Puisque le notaire est là, saisis-le par les cheveux... et qu'il ne soit pas venu pour rien !

HÉLÈNE, au notaire.

Eh ! bien, laissez ce contrat : si je me décide, je vous ferai prévenir.

DUMONT, se levant.

Madame, je serai toujours à vos ordres. (Il gagne le fond.)

MADAME BERGERET, l'accompagnant.

Puisqu'il le faut... à ce soir, monsieur Dumont.

DUMONT.

A ce soir ! (Il salue et dit à part :) Mariage manqué ! (Il sort.)

MADAME BERGERET, allant à Georges. *

Et, jusque-là, mon cher Georges, reste avec nous... ne bouge pas d'ici... et tâche d'adoucir la férocité de ma nièce ! (Elle le fait passer devant lui.)

HÉLÈNE. **

Oh ! ne retenez pas monsieur ! il a peut-être encore un pique-nique!

* Georges, Madame Bergeret, Hélène.
** Madame Bergeret, Hélène.

GEORGES.

Non, non, je suis libre... et ma liberté vous appartient!... Faites un signe... et j'entreprends le tour du monde!

HÉLÈNE.

Ah! si je vous prenais au mot...

GEORGES.

Je partirais sur-le-champ!... (A part.) J'irais jusqu'à Versailles.

HÉLÈNE.

Je ne vous enverrai pas si loin. Tenez, j'ai promis des billets de concert à plusieurs personnes dont voici la liste... (Elle la lui remet.) Voulez-vous avoir l'obligeance de les leur porter?

GEORGES.

Moi!... Ne pensez-vous pas qu'un de vos domestiques suffirait?...

HÉLÈNE.

Allez-y vous-même... j'ai mes raisons! Vous connaissez toutes ces personnes, et vous les déciderez à venir, en leur recommandant le musicien, monsieur Maxime!... Vous vous entendez si bien à faire valoir vos amis!

GEORGES, à part.

Quel caprice!

MADAME BERGERET.

C'est une affreuse corvée que tu lui imposes!

HÉLÈNE.

Monsieur n'en aura que plus de mérite à mes yeux.

GEORGES.

Cette considération me décide... et j'obéis! (Il prend les billets de concert des mains d'Hélène.)

HÉLÈNE.

Vous êtes charmant!

GEORGES, près de la porte du fond, à part.

Une fois marié, ça changera (Haut.) J'obéis! (Il sort.)

SCÈNE III

HÉLÈNE, MADAME BERGERET, puis UN DOMESTIQUE.

MADAME BERGERET.

On dirait, ma chère amie, que tu l'envoies promener... avec préméditation?

HÉLÈNE.

C'est vrai, il me gênait! J'attends du monde qu'il ne doit pas voir...

MADAME BERGERET.

Une visite?

HÉLÈNE.

Des personnes avec lesquelles je me suis trouvée avant-hier soir.

MADAME BERGERET.

Avant-hier? tu ne t'es pas couchée?

HÉLÈNE.

Je n'y pensais guères!

MADAME BERGERET,

Et cette migraine dont tu te plaignais si fort?

HÉLÈNE.

Prétexte... pour ne pas vous accompagner à l'Opéra.

MADAME BERGERET.

Prétexte! Ainsi, pendant que j'écoutais les *Huguenots*...

HÉLÈNE.

Moi, j'étais au bal!

MADAME BERGERET.

Au bal? chez madame de Villers?

HÉLÈNE.

Non... chez madame Morissot.

MADAME BERGERET.

Madame Morissot... la marchande de meubles?

HÉLÈNE.

Elle-même.

MADAME BERGERET.

Je te reconnais bien là!... mais conte-moi donc l'aventure, et d'abord, comment t'es-tu fourvoyée dans ce monde-là?

HÉLÈNE.

En me donnant pour une grisette... mais j'y ai mis tant de gaucherie, tant de maladresse...

MADAME BERGERET.

Qu'on t'a reconnue?

HÉLÈNE.

Du tout! ils ont cru avoir affaire. . je ne sais trop comment vous dire... ils ont cru avoir affaire à ce qu'on appelle *une petite dame*.

MADAME BERGERET, scandalisée.

Oh! Dieu! cette méprise a dû te révolter?

HÉLÈNE.

Mais non... pas trop!

MADAME BERGERET.

Tu ne me ressembles guères!... (Avec emphase.) Moi, si l'on me prenait pour une lorette...

HÉLÈNE.

Oh! vous, ma tante, vous êtes à l'abri du soupçon.

MADAME BERGERET.

Et Georges?

HÉLÈNE.

Oh! Georges... tout est fini entre nous!

MADAME BERGERET.

Tu l'as confondu? tu l'as foudroyé?

HÉLÈNE.

Je n'ai foudroyé personne... il ne m'a pas aperçue.

MADAME BERGERET.

Alors, tu n'as rien découvert?

HÉLÈNE.

Si fait! je suis édifiée sur sa conduite.

MADAME BERGERET.

Ma foi, ma chère amie, je n'approuve pas la tienne... tu t'es jetée là dans une intrigue compromettante! t'exposer aux soupçons les plus fâcheux... c'est d'une étourderie!

HÉLÈNE.

Si on réfléchissait toujours....

MADAME BERGERET.

Et tu dis que ces gens-là vont venir? Tu leur as donné rendez-vous peut-être?

HÉLÈNE.

Oui! et j'ai tout lieu de croire qu'ils n'y manqueront pas.

MADAME BERGERET.

Alors, tu les détromperas... et, rien qu'en entrant chez toi, ils apprendront qui tu es.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame, il y a là un monsieur qui demande à parler à mademoiselle Mimi.

MADAME BERGERET.

Mimi! il n'y a pas ici de Mimi!

HÉLÈNE.

Pardon!.. c'est moi!..

MADAME BERGERET.

Mimi ?

HÉLÈNE.

C'est mon nom de guerre! j'ai donné le mot au concierge et aux domestiques.

MADAME BERGERET.

Mais pourquoi?... dans quel but ?

HÉLÈNE.

Vous le saurez !.. (Au domestique.) Ce monsieur s'est-il nommé ?

LE DOMESTIQUE.

Il dit s'appeler Ringard.

HÉLÈNE, à part.

Le parrain! je ne comptais pas sur celui-là ! (Au domestique.) Faites entrer. (Le domestique sort.)

MADAME BERGERET.

Ah! çà, ma chère, m'expliqueras-tu....

HÉLÈNE.

Je n'en ai pas le temps : mais, quoi qu'il arrive, contenez-vous et ne me démentez pas. Il y va, pour moi, d'un intérêt plus sérieux que vous ne pensez !

MADAME BERGERET.

Un intérêt! allons me voilà ta complice ! mais c'est bien à contre cœur !

SCÈNE IV

RINGARD, HÉLÈNE, MADAME BERGERET.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur Ringard ! (Il sort après avoir regardé Ringard.)

RINGARD, entrant, à lui-même.

Quel luxe!... et ces valets qui on l'air de me narguer... Comme c'est ça! (Il examine le mobilier avec un ébahissement narquois.)

HÉLÈNE.

Soyez le bienvenu, monsieur Ringard! à quoi dois-je l'honneur de votre visite? (Elle lui fait signe de s'asseoir — Hélène et Madame Bergeret s'asseyent à droite. — Madame Bergeret lorgne Ringard en ricanant.) *

RINGARD, à Hélène.

Ce n'est pas moi que vous attendiez.... c'est clair! (Indiquant madame Bergeret.) Peut-on s'exprimer devant Madame?...

HÉLÈNE.

C'est ma tante... et je n'ai pas de secret pour elle.

RINGARD, à part.

Une tante! comme c'est ça! et que celle-là a bien le physique de l'emploi!

HÉLÈNE.

Asseyez-vous, de grâce... Je vous prête toute mon attention.

MADAME BERGERET.

Et moi aussi.

RINGARD, s'asseyant près de la table, à gauche.

Mademoiselle! c'est la vie ou la mort que je viens vous demander!

HÉLÈNE.

Mon Dieu! quel début tragique!

RINGARD.

Ce n'est pas risible... et, quand vous saurez que mon filleul... que ce pauvre Maxime....

* Ringard, Hélène, madame Bergeret.

MADAME BERGERET, à Hélène.

Maxime! n'est-ce pas ce petit musicien?..

RINGARD, à madame Bergeret.

Dites donc, la tante... ne m'interrompez pas! (A Hélène, qui contient madame Bergeret.) Depuis qu'il vous a vue.... depuis cette fatale soirée chez madame Morissot..., il n'est plus reconnaissable! Triste, soucieux, agité, il s'est promené toute la nuit.... J'ai cru qu'il allait encore me donner un habit neuf.... mais non! il parlait tout seul... et sans travailler... il n'a pas même touché à son opéra!

HÉLÈNE.

Ah! il a un opéra?

RINGARD.

Presque terminé! il n'a plus qu'un duo à écrire.... un duo d'une poésie large et suave!

Je t'aime
D'amour extrême!
Bonheur suprême!
Du ciel doux emblème,
Aime-moi de même!!

HÉLÈNE.

Ce doit être charmant.... avec la musique!

RINGARD.

Eh bien! il ne l'achèvera pas! et vous en serez cause!.. succès, gloire, avenir, il oublie tout! il n'a plus d'idées.... ou, pour mieux dire, il n'en a qu'une... (Avec un ton dolent.) et c'est vous!

HÉLÈNE.

Moi?

MADAME BERGERET, à part.

Voilà ce qu'elle m'avait caché!

HÉLÈNE.

Dites-vous vrai, M. Ringard? J'aurais produit sur monsieur Maxime une pareille impression?

RINGARD.

Le malheureux vous ferait pitié!

HÉLÈNE.

Pitié! au contraire! (*Gaîment.*) c'est si bon d'aimer!

RINGARD.

C'est bon pour vous autres... qui ne voyez pas plus loin que l'amour! mais c'est un meurtre.... vous brisez son existence!

HÉLÈNE.

On dit, cependant, que l'amour inspire le génie!

RINGARD.

Oui! le vrai, le pur amour! mais il est bien question de celui-là! J'espérais que le temps et votre absence le guériraient....! mais j'ai appris.... je ne veux pas le croire... j'ai appris qu'il devait vous donner des leçons!

HÉLÈNE.

En effet, je l'en ai prié.

RINGARD, *se levant.*

Des leçons! à vous!

MADAME BERGERET, *à part.*

Ah! c'est ce que nous verrons!

RINGARD.

Mais, mademoiselle Mimi, si vous le recevez... s'il met le pied chez vous... il est perdu!

HÉLÈNE, *se levant.*

Suis-je donc si dangereuse?

RINGARD.

Ah! oui!... Que ne ressemblez-vous à madame votre tante!

MADAME BERGERET *se levant et avec courroux.*

Ah! mais, mon brave homme!

RINGARD.

Grâce, mademoiselle Mimi... grâce pour mon pauvre Maxime ! Je m'adresse à votre cœur... s'il n'est pas encore tout à fait de marbre !

HÉLÈNE.

Eh ! eh ! mon cœur est bien embarrassé de vous répondre !

RINGARD.

Ne recevez pas Maxime ! otez-lui toute espérance ! faites-le chasser honteusement !

HÉLÈNE.

Le remède me paraît un peu brutal !

RINGARD.

N'importe ! c'est une action qui vous sera comptée... (Élevant le doigt vers le ciel, et se ravisant ensuite.) je ne sais pas où... mais ça vous sera compté !

MADAME BERGERET, à part.

Et il faut écouter ça !

RINGARD.

Consentez ! Le temps presse ! il peut venir d'un moment à l'autre !

HÉLÈNE.

Vous m'y faites penser ; c'est aujourd'hui ma première leçon... Et je suis encore en habit de cheval.

RINGARD, de plus en plus scandalisé.

Quoi ! malgré mes supplications, vous comptez le recevoir ?

HÉLÈNE.

Je ne peux guères m'en dispenser... (A part.) Ne serait-ce que pour lui ôter ses folles idées ! *

* Ringard, Madame Bergeret, Hélène.

RINGARD.

Et vous allez faire de la toilette ?

HÉLÈNE.

On ne saurait trop honorer son professeur.

RINGARD.

Ah ! je le vois, cruelle Mimi... vous avez juré sa perte ! Vous l'immolez sans remords ! Eh ! bien, s'il vous faut une victime... (Il se jette à genoux aux pieds d'Hélène.) prenez-moi ! (Avec élan.) Je me sacrifie ! (Avec supplication.) Mais, par pitié... épargnez Maxime !

HÉLÈNE, riant de bon cœur.

Mon cher monsieur Ringard, je n'abuserai pas d'un aussi beau dévouement ! Je vous admire... mais je n'écoute que mes inspirations !

RINGARD.

C'est bien résolu ? (Il se relève.)

HÉLÈNE, riant toujours.

Au revoir ! et ne me maudissez pas !

RINGARD, exaspéré.

Allez ! vous n'avez pas de cœur ! vous n'êtes qu'une Dalila !

MADAME BERGERET, furieuse.

Monsieur ! (Hélène, du geste, la calme et sort par la droite.)

Hélène se dirige vers la porte à droite, en riant aux éclats.

SCÈNE V

RINGARD, MADAME BERGERET.

RINGARD, *à lui-même.*

Pauvre Maxime! Quel triste sort! dévoré par une sirène!... (*Il va pour sortir.*)

MADAME BERGERET.

Un mot, M. Ringard!

RINGARD, *impatienté, et avec dédain.*

Qu'est-ce que c'est, la tante?

MADAME BERGERET, *à part, courroucée.*

La tante! (*Avec résignation.*) Enfin!... (*Haut.*) Vous dites que votre filleul est amoureux de ma nièce?...

RINGARD.

Comme un idiot!

MADAME BERGERET.

J'ignorais cette belle passion... Mais vous ne supposez par qu'elle puisse l'aimer sérieusement?

RINGARD.

Est-ce que ces femmes-là aiment jamais sérieusement?... Vous le savez bien, la tante! Elle ne veut que se moquer de lui!

MADAME BERGERET.

Il est impossible qu'elle songe à ce petit musicien!

RINGARD.

Comment, petit musicien!

MADAME BERGERET.

Et, cependant, je crains tout de sa tête! elle est capable de descendre jusqu'à lui!

RINGARD.

Qu'appelez-vous descendre! (Avec chaleur.) Apprenez que si Maxime lui accorde son affection, c'est lui qui s'abaisse jusqu'à elle!

MADAME BERGERET.

Un croque-notes sans nom! et qui n'a ni sou, ni maille!

RINGARD.

Ah! ah! voilà où le bât vous blesse, la tante! Vous ne badinez pas sur le chapitre des finances!...

MADAME BERGERET, furieuse, à part.

Oh! j'ai envie de le souffleter!

RINGARD.

Je conçois vos scrupules! Maxime n'a rien que du talent... et sa présence pourrait en éloigner d'autres... plus bêtes... mais plus utiles.

MADAME BERGERET, au comble de la colère.

Insolent! (Elle va chercher la cravache sur le fauteuil.)

RINGARD, appuyant.

Plus utiles!

MADAME BERGERET, allant vers lui.

N'ajoutez pas un mot... ou je vous cingle le visage! (Elle le menace de la cravache.)

RINGARD, reculant.

Touchez pas!

SCÈNE VI

RINGARD, HÉLÈNE, MADAME BERGERET.

JULIA, entrant du fond.

Qu'est-ce qu'il y a ?... M. Ringard !

RINGARD.

Ah! Julia! vous arrivez bien!

MADAME BERGERET, à part.

Julia !

RINGARD.

Sans vous, cette mégère me cravachait.

JULIA.

Madame...

RINGARD.

Que venez-vous faire dans cette maison?...

JULIA.

Je viens m'expliquer avec mademoiselle Mimi ! J'ai été franche avec elle... et je vois bien qu'elle ne l'a pas été avec moi... Mais je lui montrerai que je ne suis pas sa dupe !

MADAME BERGERET.

Traiter ainsi ma nièce ! la femme la plus loyale... la plus honnête... la plus honorable !

RINGARD.

Assez, la tante, assez ! nous la connaissons celle-là!

MADAME BERGERET, avec rage.

Sortez! sortez tous deux! ou je vous fais jeter dehors par mes gens!

RINGARD.

Ah! ses gens!

JULIA, passant devant elle.

Ce n'est pas à vous que j'ai à faire! Mêlez-vous de ce qui vous regarde!

MADAME BERGERET.

Quel supplice!... et ne pouvoir leur prouver... Oh! j'étouffe! je suffoque! Rentrons chez moi... car j'aurais une attaque de nerfs! (Elle sort à gauche.)

RINGARD.

La tante est en pleine déroute! Mais vous n'aurez pas si beau jeu avec la petite... Elle est de bronze.

JULIA.

Vous l'avez vue?

RINGARD.

Je l'ai implorée, suppliée...

JULIA.

Pour M. Maxime? Vous avez bien raison d'avoir peur! M. Georges... M. Maxime... tout lui est bon!

RINGARD.

Oh! M. Georges... qu'elle le dépouille... c'est pain béni! Mais Maxime!... non! non!... Je cours auprès de lui... je l'enferme, je le séquestre!... Il en sera malade... il en mourra peut-être... mais c'est le seul moyen de le sauver! (Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

JULIA, puis HÉLÈNE.

JULIA, seule.

Oh ! oui, je lui dirai son fait ! il faut que je sache absolument...

HÉLÈNE, rentrant sous une très-riche toilette.

Ah ! c'est vous, Julia ! je vous remercie d'être venue.

JULIA, à part.

Comme elle est bien mise !... Et dire que M. Georges...

HÉLÈNE, s'asseyant à droite.

Asseyons-nous et causons. Il me semble que nous devons avoir beaucoup de confidences à nous faire ?

JULIA, restant debout à gauche.

Oui, mademoiselle... j'en ai gros sur le cœur !

HÉLÈNE.

Contre qui ?

JULIA.

Contre vous ! Avant-hier, au bal, quand M. Georges est arrivé, on m'a dit que vous aviez refusé de le voir...

HÉLÈNE.

C'est vrai ; et cela vous intrigue ?

JULIA.

Je l'avoue ! car j'y vais franchement, moi !... je ne me déguise pas ! Monsieur Georges me fait la cour.

HÉLÈNE.

Je le sais.

JULIA.

Eh! bien, moi, je veux savoir, à mon tour, ce que vous êtes pour lui! Dois-je vous regarder comme une ennemie... comme une rivale?

HÉLÈNE.

Une ennemie, non!... (Souriant.) Une rivale... peut-être!...

JULIA.

Vous en convenez! Ainsi monsieur Georges...

HÉLÈNE, se levant.

Monsieur Georges est mon futur.

JULIA.

Votre futur! Il irait jusqu'à vous épouser?

HÉLÈNE.

Les bans ne sont pas encore publiés... mais le contrat est prêt depuis ce matin. (Elle va le prendre sur la table.)

JULIA.

Le contrat?

HÉLÈNE, le lui donnant.

Le voici... lisez.

JULIA, le parcourant des yeux.

Comment! veuve du général, comte de Soligny! Vous êtes veuve et comtesse?

HÉLÈNE

C'est écrit... (Souriant.) par devant notaire.

JULIA.

Comtesse!... pour de bon?

HÉLÈNE.

Pour de bon, comme vous dites. Mais ce n'est pas là le titre auquel je tiens le plus.

JULIA.

Vous en avez un autre... plus beau ?

HÉLÈNE.

Oui, plus beau... selon moi. Celui d'honnête femme !

JULIA.

Honnête !

HÉLÈNE.

Oh ! je n'en suis pas plus fière... n'est pas toujours sage qui veut... Mais enfin cette position est la mienne. (Elle va poser le contrat sur la table.)

JULIA.

Oh ! les hommes ! Ce monsieur Georges qui me jurait...

HÉLÈNE.

Il nous trompait toutes les deux ! Moi, parce que je suis riche... et vous...

JULIA

Parce que je ne le suis pas ! Il vous épousait... et moi, il me faisait meubler un appartement... dont il a osé me faire remettre la clé.

HÉLÈNE.

Cette clé, vous l'avez reçue ?

JULIA, baissant la tête, prend la clé dans sa poche et la montre.

La voilà !

HÉLÈNE, prenant la clé.

Julia, vous n'aimez pas Georges. La fortune a passé devant vous, et vous l'avez prise pour l'amour !... Croyez-moi, restez honnête fille, c'est encore ce qu'il y a de mieux, et choisissez un mari que vous puissiez aimer sans rougir.

JULIA.

Un mari ! Dans ma position, on n'en trouve pas.

HÉLÈNE, lui prenant le bras.

Qui sait ! en cherchant bien... Et puis moi, je vous y aiderai.

JULIA.

Vous, madame ?

HÉLÈNE, la faisant asseoir dans un fauteuil, et s'asseyant aussi près d'elle

Sans doute ! au bal, vous m'avez témoigné de l'amitié .. vous m'avez tendu la main... je vous tends la mienne à mon tour !.. Vous alliez tomber, je vous relève... et je veux que vous soyez heureuse !

JULIA.

Oh! madame, que vous êtes bonne et indulgente pour moi ! c'est si rare entre femmes !

HÉLÈNE.

Vous n'aurez peut-être ni diamants, ni équipages... mais vous serez chez vous, bien établie, dans des meubles légitimes... et vous verrez comme il est bon d'être en famille, avec un mari qui vous entoure d'estime et de considération!

JULIA.

Oh! oui ! Vos paroles me persuadent et j'accepte avec reconnaissance. (Elle se lève et passe à gauche.) Je ne verrai plus monsieur Georges... et je vais lui écrire à l'instant ma résolution.

HÉLÈNE.

Bien, Julia ! je suis contente de vous ! (Elle embrasse Julia au moment où entre madame Bergeret.)

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, MADAME BERGERET, JULIA, puis le domestique

MADAME BERGERET.

Elles s'embrassent ! (Descendant la scène.) Ma nièce, j'allais sor-

tir... pour n'être pas témoin de scènes qui m'exaspèrent. . quand je me suis rencontrée dans l'antichambre avec ce petit Maxime.

JULIA.

Maxime !... (Elle remonte la scène.)

MADAME BERGERET, descendant la scène à gauche.

Ma nièce, tu me fais frémir !

JULIA.

Je vous quitte.

HÉLENE.

Non, entrez là ! (Elle lui indique la porte à droite.) et cette lettre à Georges... écrivez-la sans retard.

JULIA.

Vous avez raison : c'est plus sûr ! (Elle entre à droite.)

MADAME BERGERET, à part.

Moi ! je reste ! et, du moins, je serai présente ! (Elle s'assied à gauche.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Maxime ! (Il sort.)

SCÈNE IX

MADAME BERGERET, MAXIME, HÉLÈNE.

MAXIME.

(Il entre vivement, et, s'arrêtant à la vue de madame Bergeret, il dit à part.)

Elle n'est pas seule ! Est-ce ennuyeux !

HÉLÈNE.

Approchez, Monsieur Maxime.

MAXIME.

J'arrive trop tôt, sans doute... et, puisque vous êtes en compagnie...

HÉLÈNE.

Du tout, madame est ma tante.

MAXIME.

Ah! oui... j'ai déjà eu l'honneur... (Il salue de nouveau.)

HÉLÈNE.*

Seulement, je vous préviens qu'elle déteste la musique.

MADAME BERGERET, d'un ton sec.

Moi! au contraire; je ne suis pas folle des musiciens... mais la musique... (Maxime va au piano.)

HÉLÈNE.

C'est que... nous allons étudier... faire des gammes...

MAXIME.

Oui, des gammes... ça n'est pas divertissant. (Il fait quelques gammes.)

HÉLÈNE.

Cela vous endormira ma tante...et ça ne vous vaut rien de dormir dans la journée.

MADAME BERGERET, se levant et d'un ton piqué.

Je comprends, et je ne suis pas femme à gêner personne..... (S'approchant d'Hélène, et à mi-voix.) Mais souviens-toi que je n'approuve pas... et que je condamne de toute ma force...

MAXIME.

Quoi donc**?

* Madame Bergeret, Hélène, Maxime.

** Madame Bergeret, Maxime, Hélène.

MADAME BERGERET.

Je ne vous parle pas, à vous ! (D'un ton scandalisé, à Hélène, et en s'éloignant.) Oh ! ma nièce !... ma nièce ! (Elle entre à gauche.)

SCÈNE X

HÉLÈNE, MAXIME.

MAXIME*.

Est-ce qu'elle est souvent comme ça ?

HÉLÈNE.

Ne faites pas attention ! Voyons, qu'allez-vous me faire répéter ?

MAXIME.

Mais, ce que vous voudrez... ça m'est bien égal !

HÉLÈNE.

Si nous prenions le duo de *la Favorite* ?

MAXIME, passant à gauche.

La Favorite ! la maîtresse d'un prince !... toujours des maîtresses ! on ne voit plus que ça, au théâtre... et ailleurs !

HÉLÈNE, prenant un cahier de musique sur le piano.

Alors, essayons une chansonnette : c'est plus gai.

MAXIME.

Soit, autant ça qu'autre chose.

HÉLÈNE.

Vous ne m'accompagnez pas ?

MAXIME.

Non : je vous écouterai mieux.

* Hélène, Maxime.

HÉLÈNE.

Allons, je vais essayer moi-même. (Elle se met au piano. Maxime s'assied à gauche de la table et cherche à modérer son impatience, en regardant autour de lui.)

HÉLÈNE, chantant.

La petite Nicette
Le jour baisse les yeux...
Et, le soir, en cachette,
Reçoit des amoureux...

MAXIME, se levant.

Assez, mademoiselle ! assez !

HÉLÈNE, se levant aussi.

Est-ce que j'ai fait une fausse note ?

MAXIME.

Je ne viens pas chez vous pour entendre de pareilles fadaises !

HÉLÈNE.

Je croyais que vous aimiez le genre gai ?

MAXIME.

Je ne peux pas le souffrir !

HÉLÈNE.

Ainsi, rien ne vous plaît ? Voyons, ordonnez.. c'est à moi d'obéir à mon professeur..

MAXIME.

Non ; il vaut mieux que je m'en aille.

HÉLÈNE.

Ah çà, mais... qu'avez-vous donc ?

MAXIME.

Ce que j'ai ?... j'ai... que j'ai mal fait de venir !... J'aurais dû écouter mon parrain ! il m'avait enfermé... j'ai eu tort de dévisser la serrure.

HÉLÈNE.

Dévisser la serrure ! pour donner une leçon ! quel zèle !

MAXIME.

Il s'agit bien de leçon ! Ce n'est pas cela qui m'amène... et vous le savez !

HÉLÈNE.

Moi ?

MAXIME, avec embarras.

Je suis venu pour vous dire... je suis venu pour vous dire...

HÉLÈNE.

Pour me dire ?

MAXIME.

Non ; il vaut mieux que je m'en aille ! (Fausse sortie.)

HÉLÈNE, passant à gauche.

Savez-vous qu'avant-hier vous étiez plus aimable ?

MAXIME.

Je crois bien ! je n'avais pas vu ces appartements... ces laquais... qui me rendent furieux !

HÉLÈNE.

Furieux !... contre qui ?

MAXIME.

Contre vous ! contre moi ! qui ai la faiblesse... Ah ! tenez, c'est pour mon malheur que vous êtes allée chez madame Morissot !

HÉLÈNE.

Vous regrettez donc de m'avoir connue ?

MAXIME.

Oh oui ! car je sais ce qui vous amenait à ce bal... C'était Georges ! Vous étiez jalouse !... vous l'aimez, lui !...

HÉLÈNE.

Je l'aime... je l'aime... Dam ! il m'offre le mariage !

MAXIME, étonné.

Le mariage?

HÉLÈNE.

Et vous comprenez qu'un mari... il y a peu d'hommes qui, à sa place... vous tout le premier peut-être...

MAXIME.

Moi! ah! que n'êtes vous une simple ouvrière... comme je l'ai cru d'abord!... je vous épouserais tout de suite... et des deux mains!... rien ne m'arrêterait... ni mon parrain, ni le reste!... nous travaillerions ensemble... vous de votre état, moi du mien!... Je vous ferais chanter mes duos!... Ce serait là le bonheur! mais vous n'êtes pas une ouvrière! je suis trop pauvre pour être votre amant... et, pour être votre mari... jamais!

HÉLÈNE, à part, avec joie.

Ah! c'est bien!

MAXIME.

Adieu!

HÉLÈNE.

Restez!

MAXIME.

Non! non! il vaut mieux que je m'en aille!

HÉLÈNE.

Ecoutez-moi! (Georges paraît au fond.)

SCÈNE XI

HÉLÈNE, GEORGES, MAXIME.

GEORGES, entrant en riant.

Qu'est-ce que j'apprends là? C'est impossible! c'est fabuleux! *

* Hélène, Georges, Maxime.

HÉLÈNE.

Quoi donc, monsieur Georges ?

GEORGES.

Tiens ! Maxime ici !... Par quel hasard ?

HÉLÈNE.

Vous m'avez tellement vanté les talents de monsieur... que je l'ai pris pour professeur.

GEORGES.

Ah ! oui, je comprends... Vous avez fait connaissance au bal ! Cette histoire dont madame Bergeret vient de me régaler...

HÉLÈNE.

Ah ! ma tante vous a dit...

GEORGES.

Il est donc vrai... Vous êtes allée avant-hier chez madame Morissot ?

HÉLÈNE.

Rue Mauconseil.

GEORGES.

Déguisée en grisette ?

HÉLÈNE.

Sous le nom de Mimi.

GEORGES.

Vous, la comtesse de Soligny ! vous, la perle de nos salons !

MAXIME, à part.

La comtesse de Soligny ! elle !

HÉLÈNE.

Ne puis-je aller où va monsieur de Lussan ?

GEORGES.

Moi, c'est différent... un homme!... J'espère, au moins, qu'aucun de ces petits messieurs ne vous a offensée? S'il y en a un seul, je le supprime... Ça ne paraîtra pas sur la quantité.

HÉLÈNE.

Oh ! ne pourfendez rsonne, mon beau chevalier !

GEORGES.

Ceci doit vous faire sentir qu'il est temps de renoncer au veuvage... Il vous faut un mari... qui vous protége... en vous fasse respecter partout... comme vous méritez de l'être!...

HÉLÈNE.

C'est à quoi je réfléchissais il n'y a qu'un instant.

MAXIME, à part, avec confusion.

Et moi qui... tout à l'heure...

HÉLÈNE.

Et, si ce n'était abuser de votre obligeance, je vous donnerais une nouvelle commission.

GEORGES.

Encore des billets de concert?

HÉLÈNE.

Non, il s'agit de nous ramener M. Dumont, que j'ai renvoyé ce matin.

GEORGES.

Le notaire! Ah! madame... voilà une ambassade qui va me donner des ailes!

HÉLÈNE.

Eh ! bien, allez...

GEORGES.

Le notaire! (Lui baisant la main) Vous êtes adorable!... (Gagnant le fond.) Au revoir, Maxime! (Il sort.)

SCÈNE XII

HÉLÈNE, MAXIME, puis RINGARD et MADAME BERGERET.

HÉLÈNE.

Sa confiance en lui-même ne me laisse aucun scrupule.

MAXIME, s'élançant aux pieds d'Hélène.

Ah ! madame...

HÉLÈNE.

Relevez-vous !

MAXIME.

Oh ! pas avant que vous ne m'ayez pardonné !

RINGARD, paraissant au fond.

Grand Dieu !

MADAME BERGERET, entrant de gauche. *

Aux genoux de ma nièce !

RINGARD.

J'arrive trop tard ! le meurtre est accompli !

MAXIME.

Oh ! taisez-vous, parrain, taisez-vous !

RINGARD.

Que je me taise.

MAXIME.

Vous dites des bêtises.

* Madame Bergeret, Hélène, Ringard, Maxime.

RINGARD.

Moi! sa démence est complète!... Suis-moi, jeune insensé... suis-moi!. . Il faut que je t'arrache à cette Armide!

MAXIME.

Si vous saviez... (Ringard l'entraîne.)

HÉLÈNE. *

Monsieur Maxime! (Maxime se dégage brusquement et va près d'Hélène.) A présent que vous me connaissez, refusez-vous encore de me donner des leçons?

MAXIME.

Ah! que ne m'est-il permis de ne jamais vous quitter!

HÉLÈNE.

Eh bien!.. mais... (Se tournant vers madame Bergeret.) Qu'en dites-vous, ma tante?

MADAME BERGERET.

Hélène! Mais c'est de la folie!

RINGARD, éclatant.

Ah! j'y vois clair: on a trahi mon secret... etmademoiselle savait à quoi s'en tenir!

TOUS.

Un secret!

MAXIME.

Dites-nous-le, parrain!

RINGARD.

Si mademoiselle te préfère... Si elle cherche à t'accaparer... veux-tu que je te dise pourquoi?

MAXIME.

Dam!

RINGARD.

C'est qu'elle sait que tu es plus riche que Georges.

* Madame Bergeret, Hélène, Maxime, Ringard.

HÉLÈNE.

Riche !

MADAME BERGERET.

Lui !

MAXIME.

Plus riche que Georges ?

RINGARD.

Oui ! et par ma faute !... Ton père ne t'avait laissé qu'un héritage assez embrouillé... mais j'étais là, moi... et j'ai mis tous mes soins à l'augmenter, à le grossir, à l'arrondir.

MAXIME.

Ah ! parrain !

HÉLÈNE, à Ringard.

Et monsieur Maxime a toujours ignoré... ?

RINGARD.

Toujours !... S'il eût connu sa fortune, il n'eût été qu'un oisif de plus !... Pauvre, j'en ai fait un homme... (Serrant Maxime dans ses bras.) et un honnête homme ! (Avec chagrin.) Mais il n'a fallu qu'un regard de femme pour détruire mon ouvrage !

MADAME BERGERET.

Je vous conseille de le plaindre ! il épouse une comtesse !

RINGARD, stupéfait.

Quelle comtesse ?

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GEORGES, DUMONT.

GEORGES.

Entrez, M. Dumont, et venez parapher mon bonheur ! (Dumont va s'asseoir à la table.) *

* Madame Bergeret, Dumont à table, Hélène, Georges, Ringard, Maxime.

MAXIME, à part.

Georges!

MADAME BERGERET, à part.

Que va-t-il dire?

GEORGES.

Tiens! monsieur Ringard! Ah! je devine... c'est la suite du bal... l'aventure Morissot... (Riant.) Elle est impayable!

HÉLÈNE.

Oui... plus encore que vous ne le pensez.

GEORGES.

S'imaginer que madame la comtesse de Soligny...

RINGARD.

Quoi! Madame serait véritablement...

GEORGES.

Vous en doutez... encore? quand je vais être son mari!

RINGARD.

Son mari?... (Tout rayonnant.) Ah! Madame! prenez Maxime! épousez-le bien vite... (Faisant passer Maxime près de la comtesse.) C'est un vrai cadeau que je vous fais là!

GEORGES, étonné, remonte la scène pour descendre près de madame Bergeret.

Qu'est-ce qu'il dit?

MADAME BERGERET.

La vérité, mon pauvre Georges.... Ce n'est plus avec toi que ma nièce se marie.. C'est avec ton ami Maxime.

GEORGES.

Maxime!...

DUMONT, à part.

Je l'aurais parié!

GEORGES.

Faire un tel mariage! toi, Maxime!

MAXIME.

Georges, ne m'accuse pas! C'est le hasard seul...

GEORGES.

Tu dois le bénir. . Il t'a joliment servi! (Madame Bergeret remonte près du notaire.) Mais bah! pour une fois qu'il favorise un homme de mérite, je n'irai pas jeter les hauts cris. (S'approchant d'Hélène et baissant la voix.) Seulement, ce qui me blesse, c'est que madame sans me prévenir... Il y a là un mystère dont je serais bien aise d'avoir la clé!

HÉLÈNE.

La clé!... la voici, monsieur! (Elle lui remet la clé que Julia lui a donnée.)

GEORGES, la prenant.

Hein! (A part.) Ah! mon Dieu! Je crois reconnaître... (Haut.) Ma cousine, de qui tenez-vous ?... (Julia paraît.)

SCÈNE XIV

Les Mêmes, JULIA. *

GEORGES, l'apercevant.

Julia!

JULIA.

Oui, monsieur Georges, c'est moi! (Hélène va causer bas avec Ringard et Maxime.)

GEORGES, à part.

Ils s'entendaient tous !... Allons, je suis battu sur toute la ligne!

JULIA.

Et vous méritez bien ce qui vous arrive! (Elle remonte et se place près du notaire.)

* Madame Bergeret, Dumont à table, Hélène, Julia, Georges, Maxime, Ringard.

DUMONT.

J'ai changé le nom du futur : il n'y a plus qu'à signer.

MAXIME, avec toute l'effusion de la joie, à la comtesse.

Ah ! madame... (Il offre la main à Hélène et la conduit à la table. — Tout le monde remonte vers la table, excepté Georges.)

GEORGES, appelant Ringard, qui allait à la table, et bas.

Dites donc, monsieur Ringard... je voudrais me défaire d'un entresol tout meublé ; je vous le céderais à bon compte.

RINGARD.

Un entresol... J'aimerais mieux une ferme...

GEORGES.

Elle va donc me rester sur les bras ?

RINGARD.

Mettez-y Marionnette !

MAXIME, lui présentant la plume.

Parrain, c'est à vous ! (Ringard va signer.) *

GEORGES, à l'écart, sur le devant de la scène à droite.

Oh ! une idée ! j'y mettrai la petite Denise ! ce sera bien plus drôle !

(Le rideau baisse.)

* Madame Bergeret, Dumont, Julia, Hélène, Maxime, Ringard, Georges à droite.

FIN

Paris. — Imprimerie VALLÉE et Cᵉ, 15, rue Breda.